REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

23e Année. N° 2. Février 1880.

AVIS. — *Nous avons envoyé à tous les lecteurs de la* Revue Spirite *un exemplaire du* Spiritisme devant la Science, *livre instructif, qui indique nettement les progrès que fait le Spiritisme.*

Nos amis ne doivent pas oublier que notre Librairie est créée pour faire face aux frais généraux de propagande, et qu'il est utile d'envoyer le prix de cet ouvrage à l'administration (1).

La Matière radiante.

Le Spiritisme garde trop de reconnaissance au grand savant William Crookes pour que rien de ce qui touche à sa gloire lui soit indifférent. Il suffirait donc qu'il soit l'auteur des admirables recherches sur la *Matière radiante* dont toute la presse a entretenu dernièrement le public français, pour que nous devions à nos lecteurs de saluer les découvertes du grand chimiste qui n'a pas craint de se compromettre dans l'étude des phénomènes spirites. Ce motif nous suffirait si nous n'en avions un autre plus direct, un motif qui nous prend au cœur même de notre cause, c'est que le problème de la matière radiante c'est leproblème du Spiritisme lui-même. Ce que les magnétistes et les spirites appellent fluide, n'est probablement qu'une manifestation particulière de ce que M. Crookes désigne sous le nom de *matièreradiante*. La découverte d'un quatrième état de la matière, c'est la porte ouverte à l'infini de ses transformations, c'est l'homme invisible et impalpable devenu possible sans cesser d'être substantiel, c'est le monde des Esprits entrant sans absurdité dans le domaine des hypothèses scientifiques, c'est la possibilité pour le matérialiste de croire à la vie d'outre-tombe, sans renoncer au substratum matériel qu'il croit nécessaire au maintien de l'individualité. Il y aurait bien d'autres considérations encore. Nous ne parlons point de l'homœopathie, ne l'ayant pas étudiée, mais il est probable que les homœopathes particulièrement chercheront des arguments dans les faits de la *matière radiante.*

Pour donner une idée et des travaux de M. Crookes et de l'intérêt général que ses expériences à l'Observatoire de Paris et à l'Ecole de médecine ont excité dans toute la presse, nous ne pouvons faire mieux que de reproduire quelques passages des nombreux articles que les rédacteurs scientifiques leur ont consacrés.......................

M. Crookes n'est plus seulement le chimiste connu du monde scientifique. A l'heure présente, il n'est pas un français, curieux des informations du journalisme, qui ne connaisse son nom et l'importance de ses travaux, et ce nom est maintenant pour la science une illustration éclatante, une gloire populaire. Il n'est guère possible que ses recherches spéciales sur les phénomènes du Spiritisme restent longtemps ignorées du grand public. La vérité marche à grands pas, et si nous avons le bonheur de posséder bientôt un de ces puissants médiums avec lesquels M. Crookes a expérimenté, ou un médium de même ordre, M. Egling-

(1) *Spiritisme devant la Science,* port payé, 1 fr. 70 cent. Catalogue, 25 cent.

ton, par exemple, il se pourrait bien que le Spiritisme commençât la grande trouée à la suite des savants courageux qui ont si brillamment frayé la voie. Courage donc, à notre tour, unissons toutes nos forces pour posséder de semblables médiums, et pour faire crouler les préjugés devant la double puissance du fait qui s'impose, et du génie qu'il faut bien saluer dans les investigateurs tels que William Crookes.

Journal *le Voltaire*. — Nous avons eu l'autre soir, à l'Observatoire, une séance de physique, — de physique purement scientifique, bien entendu, — très-intéressante et fort instructive. Par une heureuse exception aux traditions quelque peu égoïstes de l'Observatoire, et par une exception non moins rare dans le camp des astronomes, l'amiral Mouchez consent à mettre en évidence les savants laborieux dont les travaux originaux peuvent offrir de l'intérêt au public scientifique, et sans distinction d'opinions, ni même de nationalités, il est heureux d'ouvrir toutes grandes les portes au Progrès, sous quelque forme qu'il se présente. C'est à ce titre que, jeudi soir, un savant physicien anglais, M. William Crookes, de la Société royale de Londres, a exposé devant un public choisi ses curieuses expériences sur un état prticulier de la matière, qu'il appelle la *matière radiante*, en ayant pour interprète (car M. Crookes parle peu notre langue), M. Salet, maître de conférences à la faculté de médecine, M. Gambetta, accompagné du général Farre, assistait à cette soirée scientifique.

Qu'est-ce que la matière radiante? Le nom vient de Faraday, qui, il y a plus de soixante ans, en 1816, simple étudiant, âgé de vingt-quatre ans, et déjà passionné pour la méthode expérimentale dont il devait être le coryphée, avait exposé dans les termes suivants cet état subtil de la matière raréfiée :

« Si nous imaginons un état de la matière aussi éloigné de l'état gazeux que celui-ci l'est de l'état liquide, en tenant compte, bien entendu, de l'accroissement de différence qui se produit à mesure que le degré de changement s'élève, nous pourrons peut-être, pourvu que notre imagination aille jusque-là, concevoir à peu près la matière radiante ; et de même qu'en passant de l'état liquide à l'état gazeux, la matière a perdu un grand nombre de ses qualités, de même elle doit en perdre plus encore dans cette dernière transformation. »

Evidemment Faraday était plein de cette conception nouvelle, car trois ans plus tard, en 1819, nous le retrouvons accumulant les preuves et les arguments à l'appui de son hypothèse hardie. Ses notes ont maintenant plus de développement et montrent que pendant les années qui se sont écoulées il a beaucoup et mûrement réfléchi sur cette forme plus élevée de la matière. Il commence par attribuer à la matière quatre états, — solide, liquide, gazeux et radiant, — lesquels se manifestent par des différences dans les propriétés essentielles qu'ils présentent. Il admet que l'existence de la matière radiante n'est pas encore démontrée, puis, par une série de raisonnements ingénieux fondés sur l'analogie, il cherche à démontrer la probabilité de son existence.

Au commencement de ce siècle, si quelqu'un avait demandé ce que c'est qu'un gaz, on lui aurait répondu que c'est de la matière dilatée et raréfiée au point d'être impalpable, — sauf le cas où elle est animée d'un mouvement violent, invisible, incapable de prendre une forme définie, comme celle des solides, ou de former des gouttes comme les liquides, toujours prête à se dilater lorsqu'elle ne rencontre pas de résistance, et à se contracter sous l'action d'une pression. Telles étaient les principales propriétés que l'on attribuait aux gaz il y a une soixantaine d'années. Mais les recherches de la science moderne ont bien élargi et modifié nos idées sur la constitution de ces fluides élastiques.

On considère maintenant les gaz comme composés d'un nombre presque infini de petites particules ou molécules, lesquelles sont sans cesse en mouvement et animées de vitesses de toutes les grandeurs imaginables. Comme le nombre de ces molécules est extrêmement grand, il s'ensuit qu'une molécule ne peut avancer dans aucune direction sans se heurter, presque aussitôt, à une autre. Mais si nous retirons d'un vase clos une grande partie de l'air ou du gaz qu'il contient, le nombre des molécules diminue, et la distance qu'une molécule donnée peut parcourir sans se heurter contre une autre s'accroît, la longueur moyenne de la course libre étant en raison inverse du nombre des molécules restantes.

Plus le vide devient parfait, plus s'accroît la distance moyenne qu'une molécule parcourt avant d'entrer en collision ; ou en d'autres termes, plus la longueur moyenne de la course libre augmente, plus les propriétés physiques du gaz se modifient. Ainsi, quand nous arrivons à un certain point, les phénomènes du radiomètre deviennent possibles ; et si nous poussons la raréfaction du gaz encore plus loin, c'est-à-dire si nous diminuons le nombre des molécules qui se trouvent dans un espace donné, et que par là nous augmentions la longueur moyenne de leur course libre, nous rendrons possibles les expériences dont il s'agit ici : « Ces phénomènes, dit M. Crookes, diffèrent tellement de ceux présentés par les gaz de tension ordinaire, que nous sommes forcés d'admettre que nous sommes en présence d'un quatrième état de la matière, lequel est aussi éloigné de l'état gazeux que celui-ci l'est de l'état liquide. »

Les molécules de gaz, contenues dans cette enveloppe de cristal, et qui sont devenues assez rares, — bien qu'on les y puisse encore compter par milliards de milliards, — pour ne plus se gêner réciproquement dans leurs mouvements, ont acquis des propriétés nouvelles, étranges, d'une extrême énergie. Là se révèlent par les phénomènes les plus brillants, quelques-unes de ces forces mystérieuses de la nature dont les lois secrètes sont si peu connues encore.

Projetées sur le diamant, sur le rubis, en jets rapides, ces molécules les font resplendir de lueurs intenses, vertes, rouges ; le verre, sous leur action, s'illumine de fulgurantes phosphorescences.

Un courant rapide de ces particules, que d'ingénieux procédés d'éclairage rendent visibles à tous les yeux, échauffe à plus de

2,000 degrés le platine iridié et le fond comme une cire molle.

Il semble que toutes ces molécules, qu'on a rendues plus libres et plus mobiles en les faisant plus rares, agissent comme des boulets d'une petitesse qui effraie l'imagination, et dont le nombre, dans ce vide dont l'homme est si fier, paraît encore infini.

A l'aide d'expériences ingénieuses et variées, M. Crookes démontre les propositions suivantes:

Partout où elle frappe, la matière radiante détermine une action phosphorogénique énergique; — elle se meut en ligne droite; — interceptée par une subtance solide, elle donne une ombre; — elle exerce une action mécanique énergique sur les corps qu'elle vient frapper; —elle dévie son cours en ligne droite lorsqu'on approche un aimant de sa trajectoire; — elle produit de la chaleur lorsqu'elle est arrêtée dans son mouvement.

Une petite croix d'aluminium placée sur le passage du faisceau lumineux produit une ombre au fond du tube; le verre devient phosphorescent et subit une modification moléculaire qui le fatigue et le rend moins propre à l'excitation; si l'on fait tomber la petite croix, la place de son ombre devient subitement lumineuse, parce qu'en ce point le verre a été protégé et est resté apte à la phosphorescence. Dans une autre expérience, un petit moulin tourne avec vitesse, chassé par une action venue de l'un ou de l'autre des deux pôles d'une pile électrique.

Ce sont là autant d'expériences nouvelles, inattendues, et du plus haut intérêt. L'auteur est arrivé à faire dans ses tubes un vide d'un millionnième d'atmosphère, et même il a pu atteindre un dix-millionnième et pousser la perfection jusqu'à un vingt-millionnième. Eh bien, un tel vide pneumatique loin de représenter à l'esprit un vide absolu représente au contraire un état réel de la matière et une quantité incommensurable de molécules. Ainsi, par exemple, un ballon de verre de 13 centimètres de diamètre, semblable à ceux dans lesquels se font un certain nombre des expériences précédentes, paraît devoir contenir quelque chose comme un *septillion*, ci: 1,000,000,000,000,000,000,000,000 de molécules d'air. Eh bien! si nous y faisons le vide à un millionnième d'atmosphère, le ballon contiendra encore un *quintillon* de molécules. Ce n'est pas rien. C'est même énorme, inimaginable. Perçons ce globe de cristal à l'aide de l'étincelle électrique, qui le traverse d'une ouverture tout à fait microscopique, mais suffisante néanmoins pour permettre à l'air d'y rentrer. Combien de temps ce quintillon de molécules mettra-t-il à rentrer dans ce globe où l'on a fait le vide? S'il entrait cent millions de molécules par seconde, il faudrait, pour remplir ce globe:

	12,882,510,617,476,500	secondes,
ou	214,708,510,291,275	minutes,
ou	3,578,475,171,521	heures,
ou	149,103,132,147	jours,
ou	408,501,731	ans.

Plus de *quatre cents millions d'années!* Pourtant le bocal est rempli au bout d'une heure. Que devons-nous en conclure? C'est qu'il n'entre pas seulement cent millions de molécules par seconde, mais trois cents quintillons! La petitesse de ces molécules est donc absolument incompréhensible. Ce sont, pour ainsi dire, des points mathématiques.

Dans l'étude de ce quatrième état de la matière, il semble que nous ayons saisi et soumis à notre pouvoir les petits atomes indivisibles que l'on peut considérer comme formant la base physique de l'univers, et que nous ayons atteint la limite sur laquelle la matière et la force semblent se confondre, le domaine obscur marquant la frontière qui sépare le connu de l'inconnu. Que le savant expérimentateur nous permette ici une réflexion qui nous a été inspirée par ses propres expériences. Ce qu'il appelle la matière radiante ne serait-il pas simplement un mode de l'électricité? Les radiations observées, les phénomènes lumineux et calorifiques produits, les déviations obtenues sous l'influence de l'aimant et des courants magnétiques, ne suscitent-ils pas directement à l'esprit l'existence d'actions de l'ordre électrique? Cette idée a dû venir à l'esprit de l'auteur, et peut-être aurait-il pu discuter cette objection, qui nous paraît directe et toute naturelle. Cette objection ne nous semble pas justifiée. Mais quelle que soit la théorie adoptée, ces expériences n'en sont pas moins nouvelles, curieuses et de premier ordre. Nous terminerons par une indiscrétion : C'est en étudiant les phénomènes du Spiritisme que M. Crookes a été conduit à ses magnifiques découvertes. Camille FLAMMARION, astronome.

NOTA. — Dans la *Revue* prochaine, nous donnerons le résumé des articles scientifiques sur la *matière radiante*, insérés dans la presse quotidienne, avec commentaires à l'appui.

Recherches sur les principes constitutifs de la vitalité matérielle et intelligente dans l'être humain.

PRINCIPE VITAL. (Suite.)

Le principe vital est essentiellement organisateur de la matière. — Exposé de ce que les recherches scientifiques nous ont appris à ce sujet.

Nous avons donc maintenant à nous occuper de science, et nous ne pouvons mieux faire que d'avoir recours à un de ses interprètes les plus autorisés, Claude Bernard.

Dans ses recherches sur le problème de la Physiologie (page 134), je trouve le passage suivant qui nous met parfaitement en mesure d'apprécier le mode d'intervention du principe vital, dès l'origine même de la vie. Voici comment l'auteur s'exprime :

« Quand on observe l'évolution ou la création d'un être vivant « dans l'œuf, on voit clairement que son organisation est la consé- « quence d'une loi organogénique qui préexiste d'après une idée pré- « conçue, et qui s'est transmise par tradition organique d'un être « à l'autre. »

Qu'un temps d'arrêt nous soit permis.

Dès le début, on en conviendra, nous sommes bien loin de la physique et de la chimie à qui personne n'a jamais songé à attribuer le privilége d'être des lois organogéniques, soumises, au point de vue de leurs produits, à une idée préconçue qui aurait eu pour objectif de créer des formes et des êtres spéciaux, et surtout se perpétuant par tradition organique d'un être à l'autre.

Certainement celui qui, après de si persévérantes et de si consciencieuses études, a été entraîné par la puissance de ses convictions à faire une déclaration aussi catégorique que celle que nous venons de rapporter n'est pas un matérialiste.

Rien de pareil en effet n'existe dans les forces terrestres : immuables par leur nature, se perpétuant dans les âges avec des propriétés toujours fixes, complétement indépendantes, quant à la transmission de leur principe actif, de toutes considérations d'êtres vivants ; agissant sans aucun plan conçu d'avance, mais au gré des circonstances diverses qu'elles traversent, et suivant les substances que les fortuités du hasard mettent en contact avec elles ; collaborant sans doute à l'organisation de toute vie, mais n'en déterminant aucune dans sa spécialité propre ; adjuvatrices dans chaque combinaison partielle, toujours ; mais régulatrices, créatrices soit d'organes, soit de leurs juxtapositions respectives, jamais.

C'est ainsi que les caractères d'imprimerie, si nécessaires, si indispensables pour la composition de tout ouvrage, ne sauraient, au point de vue de la pensée, indiquer ni les détails, ni l'ensemble de celle-ci, et que leurs unités individuelles ne deviennent représentatives de cette pensée que lorsqu'une action étrangère et supérieure, l'intelligence de l'homme, a mis chacune à la place voulue, et leur a imposé un ordre successif spécial à la nature de chaque composition.

Mais poursuivons le développement de la description donnée par l'auteur :

« Nous voyons, dit-il, dans l'évolution apparaître une simple
« ébauche de l'être, avant toute organisation. Les contours du
« corps et des organes sont d'abord simplement arrêtés, en com-
« mençant, bien entendu, par les échaffaudages organiques pro-
« visoires qui serviront d'appareils fonctionnels temporaires au
« fœtus. Aucun tissu n'est d'abord distinct, toute la masse n'est
« constituée que par des cellules embryonnaires ; mais, dans
« ce canevas vital, est tracé le dessin idéal d'une organisa-
« tion encore invisible pour nous, qui a assigné d'avance
« à chaque partie, à chaque élément sa place, sa structure et
« ses propriétés ; là où doivent être des vaisseaux sanguins, des
« nerfs, des muscles, des os, les cellules embryonnaires se chan-
« gent en globules de sang, en tissus artériels, veineux, muscu-
« laires, nerveux et osseux. L'organisation ne se réalise pas
« d'emblée ; d'abord vague et simplement ébauchée, elle ne se

« perfectionne que par différentiations élémentaires, c'est-à-dire,
« par un fini dans le détail de plus en plus élevé. »

Tel est, selon l'illustre savant, le fonctionnement du principe vital depuis l'origine jusqu'au moment où l'être vient à jour. Ne voyons-nous pas là l'œuvre d'un grand artiste, possédant la conception anticipée de l'action qu'il veut peindre, traçant à grands traits sur la toile une premère ébauche, non pas successivement et par parties, mais dans son ensemble et dès le début, suivant un plan déjà arrêté ; puis développant son esquisse dans ses détails, et enfin, poursuivant l'œuvre jusqu'à sa complète perfection.

Continuons maintenant cette étude si intéressante du phénomène de l'*évolution* vitale, et nous allons voir que, tout en admettant, comme nous l'avons fait, la présence des actions chimiques dans l'acte qui engendre les organismes vitaux, ces actions ne s'exercent pas *proprio motu*, comme le prétend le matérialisme, mais que leur travail est subordonné à une force directrice tout à fait étrangère à leur nature.

Après s'être expliqué sur l'ébauche générale de l'être, Claude Bernard, dans son essai de définition de la vie, page 208, s'exprime ainsi :

« Le germe préside encore à l'organisation de l'être en formant,
« à l'aide des matières ambiantes, la substance vivante, et en lui
« donnant les caractères d'instabilité chimique qui deviennent la
« cause des mouvements vitaux incessants qui se passent en elle.
« Les cellules, germes secondaires, président de la même façon à
« l'organisation cellulaire nutritive. Il est bien évident que ce sont
« des actions purement chimiques ; mais il est non moins clair que
« ces actions chimiques, en vertu desquelles l'organisme s'accroît
« et s'édifie, s'enchaînent et se succèdent en vue de ce résultat qui
« est l'organisation et l'accroissement de l'individu animal ou
« végétal. »

Individu, ajouterons-nous, qui n'est pas quelconque, qui, au contraire, il faut bien le remarquer, est toujours l'un plutôt que l'autre. Et c'est précisément à cause des spécialisations très-variables d'un germe à l'autre, et toujours intelligemment combinées, que nous ne sommes plus ici en présence d'une chimie aveugle, engendrant seulement suivant les nécessités propres à ses simples facultés, mais d'une chimie progressive, dynamiquement dirigée, dans la série de ses actes imposés, en vue d'un but à atteindre ; but supérieur, car il ne se borne pas à modifier les agencements d'une matière brute et passive, mais il crée en même temps et coordonne, dans leur entière succession, des organes destinés à la production d'un fonctionnement raisonné dans la matière vivante et mobil.e

« Il y a, poursuit Claude Bernard, comme un dessin vital qui
« trace le plan de chaque être et de chaque organe ; en sorte
« que si, considéré isolément, chaque phénomène de l'organisa-
« tion est tributaire des forces générales de la nature, pris dans
« leur succession et dans leur ensemble, ils paraissent révéler un

« lien spécial ; ils semblent dirigés par quelque condition invi-
« sible dans la route qu'ils suivent, dans l'ordre qui les enchaîne.
« Ainsi les actions chimiques synthétiques de l'organisation et de
« la nutrition se manifestent comme si elles étaient dominées par
« une force impulsive gouvernant la matière, faisant une chimie
« appropriée à un but, et mettant en présence les réactifs
« aveugles des laboratoires, à la manière du chimiste lui-même.

« C'est cette puissance d'évolution immanente à l'ovule, que
« nous nous bornons à énoncer ici, qui seule constituerait le
« *quid proprium* de la vie, car il est clair que cette propriété
« évolutive de l'œuf qui produira un mammifère, un oiseau ou un
« poisson, n'est ni de la physique, ni de la chimie. »

Jamais l'existence et l'action dans la matière organisée d'une puissance autre que celle des forces terrestres n'ont été aussi nettement affirmées, aussi savamment caractérisées. Et l'on ne manquera pas d'observer que l'affirmation et les preuves qui la précèdent émanent d'un homme qui n'est pas matérialiste à coup sûr, mais dont la science n'est pas suspecte aux matérialistes.

On demandera maintenant ce que devient le principe vital après la naissance de l'être ? A cette question, la réponse est facile, car nous en trouvons la solution dans les arrêts mêmes de la science.

Celle-ci constate en effet qu'au moment où l'être vivant, sortant de son enveloppe jusqu'alors protectrice, vient au monde, l'organisme n'est pas complet. Il est donc nécessaire que le principe vital reste pour achever son œuvre de création. On conçoit facilement que la matière nutritive contenue dans l'œuf, à l'aide de la quelle le travail organisateur se produit au début, n'étant pas inépuisable, il y a un moment où elle vient à faire défaut, et alors l'être ne tarderait pas à périr, s'il ne cherchait pas au dehors ce qui lui manque au dedans. Tel est donc le principe de la nécessité de l'éclosion, c'est la limitation dans l'œuf de la quantité de substance alimentaire. Et parce que, pour chaque espèce, la grosseur de l'œuf est moyennement uniforme, on comprend que la durée de la vie intérieure ovaire, depuis le moment où l'incubation a commencé, doit être à peu près la même pour tous les individus de cette espèce. S'il y avait utilité à ce que l'éclosion ne se fît qu'avec un degré de plus en plus perfectionné, il aurait dû y être pourvu, pour une même espèce, par un volume de plus en plus considérable de l'œuf. Mais comme celui-ci doit sortir du corps de la mère, il y a telle grosseur qui serait devenue une impossibilité, parce que les distensions et les déchirements des tissus à la sortie auraient été une cause de mort. Il est évident que cette considération de grosseur, pour l'être sortant, s'applique également à la maternité vivipare.

On voit par ces remarques, sur lesquelles nous ne saurions longuement insister ici, combien tout se tient dans la nature, combien il y a d'enchaînements rationnels dans les choses créées, combien la modification d'un seul détail pourrait quelquefois détruire les

équilibres les mieux combinés. Plus on étudie, plus on apprend, et plus on est porté à admirer avec quelle science des rapports il a été procédé à l'organisation des mondes, dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand.

Nous ne nous arrêterons pas ici sur les nombreuses questions qu'on peut s'adresser au sujet de l'état plus ou moins avancé de l'organisme, suivant les espèces, au moment de la naissance. Ces questions sont assez compliquées. Mais si la science ne nous donne pas encore les moyens de répondre à tout, il y a du moins des nécessités qu'elle nous a signalées et qu'il nous est permis de comprendre. Bornons-nous à dire qu'en général, pour les animaux, la durée de la gestation ou de l'incubation est en double rapport, et avec la grosseur normalement attribuée aux espèces, et avec le degré définitif de perfection que doit atteindre leur organisme pendant la période de leur vie. A ces conditions, qui sont principales, il convient aussi d'ajouter celles particulières à certains détails de conformation intérieure et extérieure spéciaux à chaque espèce.

Reprenons maintenant notre sujet, et revenons au fait bien constaté que, pour toutes les espèces, pour tous les règnes vivants, au moment de la naissance, lorsque l'être vient prendre sa place active dans le milieu atmosphérique, dans l'eau ou dans les profondeurs du sol, son organisme n'est pas complet.

« Cette puissance créatrice ou organisatrice, dit Claude « Bernard, page 135, n'existe pas seulement au début de la vie, « dans l'œuf, l'embryon ou le fœtus. Elle poursuit son œuvre « après la naissance et chez l'adulte, en présidant aux manifesta- « tions des phénomènes vitaux ; car c'est elle qui entretient par « la nutrition et renouvelle d'une manière incessante la matière « et les propriétés des éléments organiques de la machine « vivante. »

Ainsi, comme nous l'avons dit, le principe vital continue son œuvre après la naissance, et, non-seulement il la poursuit jusqu'à son achèvement, mais il persiste encore après celui-ci, soit pour maintenir, protéger et conserver l'organisme, soit, ce qui est non moins digne de remarque, pour rétablir les blessures, les solutions de continuité, que des accidents extérieurs ou intérieurs peuvent lui infliger dans le cours de la vie.

« Chacun sait, dit à ce sujet Claude Bernard, page 172, qu'un « organisme vivant, quand il a été mutilé, tend à se refaire sui- « vant les lois de sa morphologie spéciale ; la blessure se cica- « trise dans l'animal et dans la plante, la perte de substance se « comble, et l'être se rétablit dans sa forme et son unité. Quand « l'harmonie de l'édifice organique est troublée, elle tend à se « rétablir. »

Or, ferons-nous observer, s'il n'y avait ici que de la physique, comment expliqueriez-vous que cette physique va travailler d'elle-même dans telle ou telle partie du laboratoire, et qu'elle ne pro-

duit rien ailleurs ? S'il n'y avait que de la chimie, comment comprendre que, pour agir et produire, elle va faire choix au moment voulu d'un creuset spécial et qu'elle reste indifférente et inerte pour les autres creusets ?

Aussi Claude-Bernard ajoute-t-il, page 197 :

« Les phénomènes de rénovation organique, contrairement aux « phénomènes de combustion fonctionnelle, ne peuvent se manifes- « ter que dans le corps vivant, et chacun dans un lieu spécial. Aucun « artifice n'a pu jusqu'à présent suppléer à ces conditions essen- « tielles de l'activité des germes d'être en leur place dans l'édifice « du corps vivant. »

Concluons donc encore une fois qu'il y a autre chose, dans ce corps vivant, que les forces physiques et chimiques, puis qu'aucun artifice tenté avec ces forces n'a pu reproduire ce qui s'y fait et s'y observe.

D'ailleurs, indépendamment de cet insuccès de nature expérimentale, nous n'avons aucun moyen de comprendre rationnellement, d'après ce que nous savons de ces forces, comment elles auraient la puissance de produire les remarquables phénomènes qui président à l'organisation de la vitalité matérielle végétale ou animale, c'est-à-dire d'assigner à un objet quelconque une place fixe dans une enceinte donnée ; encore moins d'attribuer à plusieurs objets, dans cette même enceinte, des positions respectives coordonnées d'après certains rapports, enfin et surtout d'établir entre elles une dynamique conçue dans le but d'accomplir des fonctions préalablement déterminées, les unes s'exerçant dans le présent, les autres, inertes aujourd'hui, mais devant agir dans l'avenir à des époques distinctes pour chacune et dans des conditions prévues, immuables et imposées dès l'origine.

Telle est l'infranchissable limite des prétentions affirmatives du matérialisme. Il ne lui est pas permis, de par la science, d'aller jusque-là.

Il se trouve sous le coup d'un arrêt qui décide formellement que, dans le corps de l'homme, même en faisant abstraction de ce qui concerne la pensée, et en prenant seulement en considération l'organisme, il existe un principe agissant qui n'est ni physique, ni chimique, et avec lequel sont tenus de compter tous ceux qui savent mettre au-dessus de leurs passions l'honnêteté et le respect de leur personnalité.

Après nous être occupé des propriétés du principe vital, au point de vue de la vivification de la matière, il nous reste à exposer ce que nous croyons devoir en penser au point de vue de ses attaches intellectuelles ; c'est ce que nous ferons dans un prochain article.

(*A suivre.*) François VALLÈS,

Inspecteur général des Ponts et Chaussées en retraite.

Un Château hanté au XIXe siècle.

Dans un des récents numéros de la *Revue*, on a pu lire l'article

intitulé : *Fait de prévision,* et signé Algol. Comme fervent propagateur de la philosophie spiritualiste, mais aussi surtout comme témoin oculaire, je viens déposer en faveur de la vérité de ces récits, et ajouter moi-même quelques brefs détails sur les phénomènes si extraordinaires que, pendant plus d'un an, nous avons vus se produire presque journellement sous nos yeux. Je les jette comme un défi vainqueur à la face de nos illustrissimes chefs de l'école positive et matérialiste, dont la plupart se font une bien triste et sotte gloire de reléguer au nombre des impossibilités et des chimères les hautes questions de Dieu, de l'âme, de la spiritualité ! — Je sais certes, que si cet écrit tombe par hasard entre leurs mains, ils ne manqueront pas de hausser avec dédain les épaules et de sourire de pitié en nous traitant d'hallucinés ou de fous ; — qu'importe ! Parcequ'il se trouve des aveugles, s'ensuit-il que le soleil et les astres jettent un plus faible éclat ?... Écoutez donc, ô vous qui vous enflez du vain orgueil de rejeter *a priori* tout ce qui, selon vous, n'est point susceptible d'explications scientifique !... Ecoutez, dis-je, vous qui vous croyant meilleures têtes qu'Aristote, renversez la logique en posant pour bases de la science cette monstrueuse absurdité :

A posse adactum valet consequentia ! !

Le château de D., des environs de Saint-A., dont fait mention M. Algol, est, ce me semble, depuis des siècles visité par les habitants de l'autre monde. — Comme preuve de ce que j'avance, je citerai les bruits nocturnes qu'entendit si souvent le maître de céans lui-même, et, qui plus est, les soupirs et les plaintes venant troubler durant leur sommeil les hôtes de la maison, et cela plusieurs fois par mois. On les a entendus, et on les peut entendre certainement encore, aussi distinctement qu'il est à désirer pour se croire à l'abri de toute espèce d'hallucination. Ces phénomènes furent à peu près les seuls observés jusqu'en 1878.

Or le soir de Pâques de la même année, vers les neuf heures environ, de mystérieuses lumières parurent dans les ténébreuses allées du parc ; elles étaient rouges, vacillantes, et des plus bizarres; on les vit durant plus d'une heure cette soirée-là. Personne ne pouvait les approcher, car à l'instant elles s'évanouissaient en tournoyant dans les airs : rien de plus intéressant que ces démonstrations lumineuses, — on se serait cru à cette nuit de Walpurgis où le bon docteur Faust vit tant de choses merveilleuses. A ces faits déjà si extraordinaires s'en ajoutèrent d'autres qui laissèrent ceux-là bien en arrière !... Dès les premières nuits les cloches et clochettes se mirent à sonner d'elles-mêmes, faibles d'abord, puis de concert et à toute volée. En haut, en bas, partout ce n'était qu'un fantastique carillon !... En vain visitions-nous le cordon de chacune des cloches,... il était immobile ! Nous pûmes même constater que trois d'entre elles n'avaient plus de fil de communication, et peut-être n'avaient point sonné depuis un siècle ! Elles continuèrent ainsi jusqu'à l'aurore.... — Le lendemain et jours qui suivirent, les bruits redoublèrent, ce furent pendant plus de trois semaines des coups

de marteau frappés sur les tonneaux des caves ; en vain y descendîmes nous armés ; à mesure que nous avançions le bruit se taisait peu-à-peu, et, arrivés au bas, nous trouvâmes tout parfaitement tranquille comme cela doit-être ordinairement en ces lieux souterrains. — Cependant, dès que nous fûmes remontés, le frappeur recommença de plus belle ! — En même temps un effroyable vacarme retentissait dans les corridors supérieurs et nous glaçait d'effroi, figurez-vous deux ou trois cents assiettes qu'on eût fait rouler avec force ferrailles et chaînes sur les escaliers de pierre !... Ajoutez à cela des *voix stridentes*, des cris aigus, des sifflements, des coups à droite, à gauche, au plafond, sur les meubles.... des pierres lancées avec du sable fin et retombant sur nous quelque closes que fussent les portes, — enfin *des hurlements affreux à tous les étages*, et vous aurez une faible idée de ce qui se passa en ce manoir pendant plus de trois semaines consécutives et cela toutes les nuits !

Dans un festin la table massive et lourde de la salle à manger se mit soudain à se mouvoir, à tourner lentement sur elle-même ; puis elle se cabra à la façon d'un animal fougueux, et de retentissants coups de marteau se firent entendre en dessous, presque au centre, voir même au point d'en disjoindre les panneaux ! Pendant ce temps, les couverts se choquaient, sautaient et retombaient à grand fracas. — Un interrogatoire de plus d'une heure s'ensuivit ; les coups de marteau nous répondirent en quatre langues avec une parfaite intelligence. — Que dis-je ? Ne l'avons-nous pas entendue *hurler* cette table, et imiter d'une façon horripilante le râlement d'un supplicié à la strangulation !... Ces sons puissants et épouvantables alternaient avec les questions posées. L'esprit nous dit être un criminel du temps passé, tourmenté au lieu même de son crime. — Et en effet, la légende du château rapporte un fait de ce genre accompli à l'entrée du souterrain latéral, qui, depuis, est fermé d'une grille de fer et condamné par conséquent. — Cette scène de la table se renouvella encore plusieurs fois dans la suite, mais jamais avec une pareille intensité. Et l'écriture directe obtenue plus de cent fois avec le même succès ?... Cette expérience n'est plus neuve, on le sait, et depuis M. le baron de Guldenstubbe on n'a plus à s'en étonner. Je dirai donc simplement qu'il suffisait à l'un de nous de poser un billet en un lieu quelconque du château pour que, quelques minutes après, la réponse s'y trouvât écrite au pastel rouge. Ce n'étaient ordinairement que de vaines menaces qui, pour la plupart, n'eurent pas de suite. J'y reconnus certains signes de cabale et de philosophie occulte, voilà tout.

J'en viens maintenant au fait des apparitions. D'abord, à ceux qui nous diraient : Vous avez cru voir, je répondrais tout simplement : non ; nous n'avons pas cru voir, mais nous avons vu ; — après cela je ne vous force point d'ajouter foi à ces récits, seulement je puis vous assurer sur mon honneur que je n'invente absolument rien, que du reste plus de vingt de mes amis vous affirmeraient

avoir été témoins de ces scènes. Je dirai donc que dès le quatrième soir, par une pluie torrentielle et à la faible clarté des rayons de la lune presque voilée par les nuages, nous vîmes tous un spectre gigantesque parcourir majestueusement le grand pré et, après s'y être promené pendant plus de cinq minutes en gémissant, se perdre au sein de la nuit profonde !! Pour voir cet être surnaturel, haut de plus de vingt pieds, il suffisait d'en manifester le désir. Alors tout bruit cessait au château ; nous jetions les yeux sur les avenues solitaires du parc, et là nous le voyions parfaitement, quoique parfois l'obscurité fut telle que l'on ne pouvait distinguer les arbres et les sapins élevés. — L'esprit se tenait à distance, et ressemblait à une colonne phosphorescente, à figure ou plutôt à formes humaines. Ses plaintes attendrissaient nos âmes et il semblait touché de notre commisération. — Plus de cinquante fois, pendant près de six mois, nous pûmes contempler au clair de lune ce fantôme en peine.... Seulement il n'était pas prudent de le braver, et le châtiment suivait de près la faute. Mon ami J. de D. reçut en plein visage un coup violent qui le fit saigner pendant plusieurs minutes ; moi-même fus assailli à coups de pierres sans savoir d'où elles venaient ; une armure que je portais me défendit de ces atteintes. Je n'en finirais pas si je contais tout ce qui s'est passé dans ce manoir mystérieux. Peu à peu les faits prirent un caractère plus calme et finirent par devenir beaucoup plus rares. A l'heure où j'écris ces choses, certainement qu'il s'y passe encore des phénomènes étranges, mais je le répète, ils sont passagers, faibles et vagues. On pourrait en compter un peut-être toutes les trois semaines. — Cependant je dirai qu'il faut certaines circonstances spéciales. En provoquant tant soit peu les Esprits je réponds que le tapage recommencerait.

Voilà les faits en gros. Comme témoins il y avait là d'abord toute la famille de D.... et ses domestiques, — MM. Saladin et H.... de M..., — M. B..., prêtre et ancien précepteur du château ; — enfin plusieurs autres personnes très-recommandables que je crois inutile de nommer. — Toute cette société a vu et entendu. Maintenant, discutez tant que vous voudrez, rationalistes et savants ! et essayez d'expliquer tout cela par votre science. — En vain viendrez-vous nous faire sonner aux oreilles les grands mots de la médecine moderne : hallucinations, spectromanie, hystérodémonopathie, et autres semblables, qui ne sont que d'absurdes faux-fuyants dont la valeur est à peu près celle des explications suivantes : l'opium fait dormir parcequ'il possède une vertu soporifique, le séné purge en vertu de ses propriétés purgatives, etc.... Vous ne voyez donc pas que vous créez des mots, et rien que des mots, sans rien expliquer ! — Mais c'en est assez ; je m'arrête et vous renvoie à des ouvrages plus amples sur ces choses ; ici, du reste, je ne prouve pas, je raconte. — Seulement, je vous donne un conseil, Messieurs les Esprits forts, ne présumez pas de vos forces et rappelez-vous le mot de votre honorable collègue, M. Arago : celui

qui, hors les mathématiques pures, prononce le mot impossible, manque de prudence. ZAHED-LÉVY, professeur.

NOTA. — Le récit de M. Zahed-Lévy, nous disent quelques correspondants, est très-véridique; nous l'avons inséré après l'avis de nos amis.

Lettre du Baron du Potet à la Société Théosophique à Bombey (Indes-Orientales)

Place des Platanes, à Nice (Alpes-Maritimes), 12 octobre 1879.

Madame H. Blawatsky. C'est avec un plaisir extrême que je reçois la nouvelle de l'existence de votre Société.

Rechercher la vérité au berceau où autrefois elle était en honneur, la cultiver pour le bonheur de tous, mettre en pleine lumière ce rayon de la puissance divine, c'est travailler pour l'humanité et avertir le monde qu'une puissance suprême existe, et que l'homme possède en lui un rayon de cette puissance avec lequel il peut remonter jusqu'à elle.

Un jour, en se perfectionnant, tous les hommes seront voyants.

Merci cent fois pour l'honneur que vous me faites.

J'acccepte avec un grand empressement le diplôme de membre honoraire de la Société Théosophique de l'Inde.

Recevez-moi donc comme associé de vos travaux, et croyez que le reste de ma vie sera consacré aux recherches, dans la voie que vos grands Esprits nous ont ouverte.

Recevez-donc, Madame, mes vœux et mes espérances.

Baron DU POTET.

Lettre au sujet des Conférences spirites.

MESSIEURS. — Blois, le 11 janvier 1880. — Vous demandez à vos lecteurs de vouloir bien vous donner leur avis sur la proposition faite par l'un des membres généreux et dévoué à la doctrine, de verser annuellement cinq mille francs destinés à payer des conférenciers ayant pour mission de répandre les idées spirites si l'on peut réunir 50,000 francs annuels. De la multiplicité des idées peut toujours sortir quelque chose d'utile, c'est pourquoi je prends la liberté de vous envoyer mon opinion personnelle sur cette proposition.

L'utilité des conférences comme moyen de propagande est incontestable, mais, à mon avis, elles ne peuvent être efficaces que dans les villes ayant un noyau de spirites suffisant pour grouper autour du conférencier un auditoire nombreux et sympathique. Combien de villes sont dans ces conditions ? Huit ou dix, tout au plus, et dans toutes les autres, le Spiritisme n'étant pas assez sérieusement implanté, un conférencier ne recueillerait certainement que sarcasmes et raillerie.

S'il est utile de faire des conférences dans les grands centres pour répandre la doctrine d'Allan-Kardec, il est un besoin non moins urgent, dont les spirites des villes moins importantes sentent particulièrement la nécessité : C'est de voir leurs coreligionnaires, lorsqu'ils sont favorisés par la production de phénomènes médianimi-

ques remarquables, stimuler leur zèle en leur envoyant de temps en temps les éléments qui leur font presque partout défaut : Des médiums à effets physiques.

En effet, en dehors des grands centres où les conférences seraient certainement d'une grande utilité, il existe, dans la plupart des autres villes, un noyau de spirites convaincus; malheureusement ils sont en petit nombre; la plupart d'entre eux, soldats de la première heure, furent amenés à la doctrine par des faits matériels et spontanés; ces adeptes, avant-garde des légions à venir, ne négligent aucune occasion de parler de la doctrine qui leur est chère, mais leur zèle se trouve arrêté par la difficulté de mettre sous les yeux de ceux auxquels ils s'adressent, des faits de nature à les convaincre. Depuis longtemps les spirites constatent leur impuissance lorsqu'il s'agit de fournir des preuves; cette impuissance fut la cause de la dislocation de la plupart des groupes de province. Cette dislocation n'implique point que les idées spirites soient tombées en discrédit; nous constatons au contraire que le nombre de ceux qui s'intéressent à notre doctrine et étudient les ouvrages fondamentaux va chaque jour en augmentant. S'il y a moins de groupes organisés, il y a à peu près partout des réunions intimes, ayant des séances hebdomadaires régulières.

Nombreux sont les spirites convaincus, mais plus nombreux encore sont ceux qui ayant lu acceptent les principes de la doctrine qu'ils trouvent sublime, mais demandent des faits pour être convaincus.

A ces hommes, arrachés pour la plupart aux idées matérialistes, ce fait concluant, inattaquable, faut-il encore pouvoir le leur fournir. Il serait à désirer, dans l'intérêt de la doctrine, qu'il fût possible de mettre sous les yeux des néophytes, lorsque nous avons la certitude qu'ils cherchent la vérité de bonne foi, quelques-uns de ces phénomènes dont nous avons été si heureux d'être témoins.

Je crois donc, messieurs, que si la souscription annuelle à laquelle un des membres de la doctrine veut bien coopérer pour une part si importante, avait ce double but :

1° Envoyer des conférenciers ayant pour mission de défendre et de propager les idées spirites;

2° Envoyer là où le besoin s'en fera sentir, une ou deux fois par an, des médiums à effets physiques.

Je crois donc, dis-je, que cette souscription intéressant les spirites de tous les pays, rencontrerait de nombreux adhérents, et qu'elle aurait pour résultat : de décupler le nombre des adeptes du Spiritisme, d'aider puissamment à la prompte réorganisation des groupes de province. A vous, messieurs, mes fraternelles salutations.

E. Bourdais.

Nota. — Nous approuvons le contenu de cette lettre, et nous invitons nos frères à y répondre, à faire germer cette idée des conférences et des visites de médiums. Plusieurs personnes nous offrent déjà leur obole, en prévision de la mise en acte de ce projet intéres-

sant, qui excitera l'initiative de tous, qui doit être fécond en bons résultats intellectuels et moraux.

Dans le cas de réussite du projet ci-dessus, un ami intelligent proposerait la fondation d'un supplément de quinzaine à la *Revue Spirite : l'Écho des conférences*, et s'inscrit pour le fonctionnement de ce nouvel organe, (1,000 francs annuels.) « Il faut dit-il, exciter l'intérêt général et changer l'opinion erronée que l'on a de nous, en créant des chaires d'enseignement, en prouvant par des faits que la société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec est une œuvre philantropique, et que notre doctrine a un but utilitaire et bienfaisant. » P.-G. L.

Appel en faveur du docteur Monck. — Amis de France. — Des appels ont été faits, mais parmi eux, nul n'a eu mieux sa raison d'être que celui-ci. Le docteur Monck, comme pionnier de la cause, a perdu, en la servant, ses moyens d'existence et sa santé, puisqu'il a permis, pendant que l'on obtenait par sa médiumnité des matérialisations *en pleine lumière*, que l'on fasse des investigations et des recherches exceptionnelles qui ont en partie détruit ses forces vitales.

M. et Mme Cranstoun, M. et Mme Damiani, ses frères en croyance, lui ont, pendant deux ans, donné avec cordialité les soins que son état réclamait, mettant en action cette parole du Maître : « Ce que vous ferez pour l'un de ces petits, vous le ferez à moi-même. »

Le docteur Monck désire ardemment revenir à la santé, pour recommencer l'œuvre de développement de la doctrine spirite par l'exercice médianimique, et pour cela, il lui faut l'appui des hommes de progrès. Par délicatesse, nous n'insistons pas, pensant avec raison que notre appel excitera la générosité de nos F. E. C., en faveur d'un médium qui nous a aidé puissamment à répandre nos idées rénovatrices, qui nous aidera encore à éclairer les esprits prévenus, et, conséquemment, à changer l'avenir de l'humanité terrestre.

Morell Théobald. — Granvillé-Park, 62, Northampton. On peut aussi adresser sa souscription, soit à la *Revue Spirite*, soit au Comité anglais d'initiative dont les noms suivent :

W.-P. Adshead, Belper ; Dr Brown, Burnley ; James Burns, Southampton Row ; Alexandre Calder, 1, Hereford Square, S. W. ; A.-J. Cranstoun, Meggen, Lucerne ; J.-H. Gledstanes, Merignac ; baron Dirckinck-Holmfeld, Holstein ; sir Charles Isham, Bart., Northampton ; Rev. W. Stainton-Moses ; M. A. Kilburn ; Wm. Oxley, Manchester ; E. Dawson-Rogers, Finchley ; J. Pemberton Turner, Leamington ; M. Tyndall, Edgbaston ; Hensleigh Wedgwood, Queen Anne-Street.

Critiques et Spirites (suite),

Est-ce de l'*Orlando furioso*, des *Contes* de Perrault ou des *Mille et une Nuits* que je tiens ce souvenir ? Me viendrait-il de quelque commentaire sur les exploits de *Polyphème ?* Je ne saurais dire.

Toujours est-il qu'il m'est resté dans la mémoire l'image saisissante, bien qu'un peu vague, d'un formidable géant qui, ayant affaire à une foule d'adversaires réunis, commence par assommer le plus gênant, puis, empoignant l'assommé par un pied, s'en fait une masse d'armes pour déconfire les autres. Ainsi procède M. Soury, terrible tacticien ou logicien, au choix.

Après avoir couché Slade, de son long, dans l'ignominie, l'avoir achevé et parachevé, il le ramasse et s'en sert pour exterminer Zöllner et ses adhérents, et tous les médiums, et jusqu'au dernier spirite.

« A Leipzig, raconte-t-il, où il vint loger chez un ami de Zöllner, Slade recommença le cours de ses exercices : évocation des Esprits des morts, écritures spirites, apparition de pieds et de mains des trépassés ; bref, tout le vieux jeu, naïvement décrit par Zöllner en ses *Mémoires scientifiques*, sous ce titre pompeux : *Mes Expériences avec M. Slade à Leipzig.* Ce n'est pas le lieu de parler des spéculations du savant astronome sur le prétendu espace à quatre dimensions que lui ont révélé les Esprits, ni d'insister une fois de plus sur les bizarreries de ce puissant penseur qui, à s'énivrer de visions malsaines, finira peut être par l'illuminisme et la folie lucide. Lui-même raconte que, il y a six ans, quand parut son beau livre sur la *Nature des Comètes*, le bruit courut qu'il était devenu fou. »

L'argument est décisif, le coup superbement asséné ; les exercices fantasmagoriques, tout le vieux jeu d'un insigne charlatan, décrits par le profond penseur dans des *Mémoires scientifiques* publiés sous un titre pompeux, cela dit tout, et il est dès lors impossible que l'astronome n'ait pas été niaisement dupé, friponné, — une seconde édition de l'astrologue tombé dans un puits, d'autant plus pitoyable que le puits, le traquenard, avait été signalé à l'envi par tous les bons journaux d'Angleterre et d'Allemagne.

Au reste, c'était fatal, et l'infortuné savant ne pouvait échapper à sa triste destinée. « Les lois du monisme mécanique, les lois d'airain, »

Hélas ! ont des rigueurs à nulle autre pareilles,...
Et la garde qui veille aux portes de Leipzig
N'en défend pas les doctes.

« L'auteur du beau livre sur la *Nature des Comètes*, le profond penseur y était donc soumis comme un simple critique, et M. Bouty lui-même, paraît-il, avait prévu la chose. N'est-ce pas lui qui a écrit que « les conceptions de Zöllner sont empreintes d'un caractère de personnalité très-accusé. » Il est clair que si, au contraire, ses conceptions avaient toujours été empreintes d'un caractère de banalité suffisante, il serait resté capable de conduire sa pensée avec méthode (la méthode qu'on sait), et ne serait pas menacé de tomber de la bradypepsie dans la dyspepsie, de la dyspepsie,... pardon, je veux dire de l'étude des comètes dans l'il-

luminisme et la folie lucide; — le souvenir de M. Purgon me revient malgré moi en lisant M. Soury (1). On ne méconnaît pas impunément l'ensemble majestueux des lois du monisme; le moins qu'on risque est « d'instituer des expériences illusoires et de s'enivrer de visions malsaines. » Ce pauvre grand astronome est un exemple à méditer. Avis aux abonnés de la *République française*.

Après cette seconde exécution, aussi bravement terminée que la première, on comprend facilement que le surplus des spirites ne pèse pas lourd à une telle plume, à commencer par les « savants illustres » qui ont assisté Zöllner dans ses expériences avec Slade. Ces derniers ne comptant plus, réduits qu'ils sont désormais à leur plus simple expression, l'un de dupe, l'autre de dupeur, quel compte tenir des Weber, Fechner et autres? Quel compte, de leurs observations, de leurs affirmations, de leur témoignage? Ne sait-on pas d'ailleurs, n'a-t-on pas été prévenu dès le début qu'ils n'étaient plus de la première jeunesse, qu'ils avaient passé l'âge où l'on a de bons yeux pour voir, de bonnes oreilles pour entendre, un cerveau capable de secréter et de conduire sa pensée avec méthode, toutes qualités requises pour ne pas prendre des illusions pour des réalités, des feux follets pour des étoiles, des vessies pour des lanternes?

A cette première cause d'incompétence s'en joint une autre en vertu de laquelle ils doivent être mis net hors du débat : Ces savants se sont illustrés, chacun dans la science dont il a fait son étude spéciale, soit; c'est connu, incontestable, mais c'est justement pourquoi ils sont convaincus d'incompétence en matière spirite. L'examen et la discussion des phénomènes de cet ordre ne rentrent pas dans le programme de leurs travaux; leur spécialité s'y oppose. Et voilà.

Bene trovato, et si bien que, après avoir récusé, puis renvoyé les illustres professeurs à leur cabinet, M. Soury entame, en manière de chant triomphal, une suite de hautes considérations qu'il serait impardonnable de passer sous silence. Réflexion faite, le chant comprenant trois alinéa de dimension respectable, je n'en note que les plus belles parties : « A quel signe, s'écrie-t-il, à quel signe reconnaît-on, en réalité, une autorité scientifique? Quelle confiance doit-on accorder au témoignage d'autrui touchant les faits et les doctrines de nos sciences? » *Nos* sciences! le possessif est joli et rappelle agréablement le souvenir de notre capucin arguant des principes immuables de *sa* théologie. Passons.

(1) Mépriser mon clystère, s'écrie M. Purgon en s'adressant à Argan, vous déclarer rebelle à mes ordonnances! Je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un état incurable, que vous tombiez, etc. (Act. III, sc. VII du *Malade imaginaire*.)

Mépriser le monisme mécanique, dit M. Soury à Zöllner — ou l'équivalent, — vous montrer rebelle à *nos* lois d'airain! Je prédis, etc.

Comparer les deux textes.

« Touchant la première de ces questions, poursuit-il, il est clair que parce qu'un homme est éminent dans une science, il ne s'ensuit pas qu'il possède dans toutes la même autorité scientifique. » Rien de plus clair en effet. La chose est même d'une limpidité si parfaite que M. de La Palice, assurément, n'eût rien trouvé de mieux pour formuler ce précieux apophthegme qui mérite d'être baptisé du nom de son inventeur. De ce qu'Alexandre et Napoléon, par exemple, étaient de grands stratégistes, il ne s'ensuit pas que l'autorité du premier ait jamais égalé celle d'Aristote en métaphysique, ni que l'autorité du second ait jamais balancé celle de Laplace en astronomie, de Cuvier en paléontologie, de Corvisart en thérapeutique, de Larey en chirurgie. Il paraît même que, *touchant* cette dernière branche de la science, le glorieux empereur a fait casser beaucoup plus de bras et de jambes qu'il n'en a su racommoder.

Personne ne se serait douté de cela avant M. Soury. On l'attendait pour mettre au jour cette règle dont le besoin se faisait sentir. Si générale soit-elle, il est à croire pourtant qu'elle souffre quelques exceptions. Autrement, il serait difficile de s'expliquer comment l'honorable critique, qui n'est éminent en aucune science, possède des grâces d'état pour trancher en toutes matières avec un imperturbable et magnifique sang-froid, particulièrement en spiritisme dont, à coup sûr, il ignore les premières données. Il le prouve de reste.

Est-ce par modestie qu'il s'est omis comme exception et laisse la chose en sous-entendu ? Il est permis de le soupçonner. Heureusement, pour qui sait lire entre les lignes, ce sous-entendu est ce qui ressort de plus clair de son factum, — une façon comme une autre de satisfaire tout à la fois sa modestie de philosophe et son amour-propre de critique.

« Touchant la seconde de ces questions, » il est non moins clair qu'on doit rejeter sans rémission, impitoyablement, tous les témoignages invoqués en faveur des phénomènes spirites, de quelque autorité qu'émanent ces témoignages. Deux raisons majeures, sans compter les autres, justifient cette sévérité draconienne :

« Toutes les méthodes scientifiques reposent sur le principe de l'invariabilité des lois de la nature.... Le naturaliste n'admet ni caprice ni hasard dans l'Univers. Au contraire, les phénomènes spirites diffèrent absolument de ceux qu'observe ordinairement le naturaliste ; » bien plus, « ils *ignorent* les lois de la physique, ou plutôt ils *affectent* de les braver. C'est à l'ensembe majestueux des lois naturelles *connues* (1), c'est au fondement même sur lequel repose tout l'édifice de *notre* science, c'est au principe universel de causalité que s'attaque le Spiritisme. »

En lisant toutes ces belles choses, on devine que l'auteur écrirait volontiers sur son chapeau : Je suis Guillot, gardien juré des

(1) Connues ! l'aveu est précieux venant de cette part.

bonnes méthodes. Que M. Soury se soit donné mission de veiller soigneusement à ce que nul caprice, nul hasard ne se faufile, sous le couvert de quelque théorie fallacieuse, dans l'ensemble majestueux des lois naturelles connues et n'y jettent le désordre, je m'incline ; tous les dévouements sont respectables.

Cependant peut-être « est-ce ici le lieu de faire observer, sans insister, » que le monisme mécanique, en faisant jaillir spontanément de la matière brute la vie et la pensée, introduit dans l'ensemble majestueux un quelque chose, caprice ou hasard, qui menace fort de compromettre l'inviolabilité des lois qu'il a prises sous sa garde. M. Soury peut répondre à cela que,

> Après coup, sur le cas ayant bien médité,
> Il saura leur refaire une virginité.

Je ne doute pas de ses talents. En attendant, le prodige opéré par le *protoplasme*, à son apparition sur notre globe, vaut bien la collection des miracles mis au compte de Notre-Dame de la Salette, voire de Pontmain.

Quant à la façon aussi expéditive que radicale dont il rejette tous les phénomènes spirites au pays des chimères, sous prétexte qu'ils diffèrent de ceux qu'observe ordinairement le naturaliste, je n'y sais rien à redire, sinon que cet *ordinairement* mérite d'être souligné d'un trait d'or.

Ordinairement! que de choses dans cet adverbe. A lui seul, il résume toute une règle nouvelle *touchant* les recherches scientifiques, la règle Soury. Un fait se présente à vous : rentre-t-il dans le cadre ordinaire des observations du naturaliste, très-bien, retenez-le; excellent sujet d'étude. Ne rentre-t-il pas, rejetez, rejetez. S'obstine-t-il à se reproduire, fermez les yeux, bouchez-vous les oreilles sous peine d'illuminisme et de folie lucide.

O *Monère*, sainte monère, germe divin des êtres, mère de l'humanité, que n'as-tu, au commencement des temps, inculqué ce sage principe à tes premiers héritiers pour être transmis, de père en fils, à leurs descendants, nous en serions encore à l'*ordinaire* du paradis terrestre et.... pliocène! Fatale curiosité! O monsieur Soury, vous avez raison, nous lui devons bien des déboires, à cette curiosité, sans parler des expériences de Crookes et de Zöllner.

Pour le surplus, en vérité, j'ai beau chercher qui diable a pu dire à ce docteur *in omni re scibili*, et surtout dans ce style, que les phénomènes spirites ignorent (!) les lois de la physique, ou plutôt affectent (!) de les braver.

Les phénomènes,... pardon, les spirites, si simplement instruits qu'ils soient, conduisent leur pensée avec méthode,— la méthode du sens commun. Ils affectent si peu de braver les lois de la physique qu'ils ne cessent, depuis tantôt un quart de siècle, de prier humblement les maîtres ès-sciences positives de vouloir bien les aider dans l'étude des phénomènes en question. Il est vrai qu'ils invoquent également le concours des psychologues en renom.

Ayant constaté, par des milliers et des milliers d'expériences, que ces phénomènes sont de nature complexe, qu'ils relèvent pour partie des lois physiques, pour partie des lois psychologiques, ne pouvant d'ailleurs, malgré tout le respect dû au matérialisme mécaniciste, concevoir la transformation de ces lois les unes en les autres, ils concluent naturellement des effets physiques à des causes physiques, des effets intelligents à des causes intelligentes. De là à admettre le caprice ou le hasard dans l'organisation de l'univers et le fonctionnement des êtres, *à fortiori* le prodige de la génération spontanée de la pensée et du sentiment par la rencontre fortuite des forces aveugles de la nature, il y a loin.

Ne serait-ce pas cet appel réitéré des spirites aux savants qui, depuis un temps, tracasserait M. Soury, le troublerait dans sa dévotion au protoplasme? Le dédain superlatif qu'il affecte à l'égard du Spiritisme ne dissimulerait-il pas quelques-unes de ces appréhensions que tout fidèle desservant d'une idole ne doit pas laisser entrevoir aux profanes? Qui sait? car enfin, s'il arrivait, par mésaventure, que tels ou tels de ces savants, dûment titrés, répondant à l'appel qui leur est adressé, vinssent à constater et à proclamer que les faits soumis à leur appréciation n'ont rien de fictif, qu'il n'y a d'illusoire, de ridicule que les dénégations de certains docteurs, quelles fâcheuses conséquences ne pourrait-il pas s'ensuivre pour l'orgueil de ces docteurs et la vanité de leurs caudataires ! M. Soury n'est-il pas un de ces caudataires (1)?

Hélas ! hélas ! et voilà que cette constatation a été faite aux États-Unis, en Russie, en Angleterre, en Allemagne par des savants qui ont poussé l'irrévérence à l'égard des grands-prêtres et des bedeaux du matérialisme jusqu'à publier le résultat de leurs observations avec notes, preuves, témoignages à l'appui.

Le coup est rude, et l'Haeckelisme, en particulier, se sent atteint dans ses œuvres vives.

Tout serait-il donc perdu? Faudrait-il battre en retraite? Non pas, non pas, tant que M. Soury sera là et n'aura pas épuisé ses dernières ressources, — les suprêmes ressources que les avocats, qui connaissent le *vieux jeu*, gardent en sac pour les causes où le terrain du droit, venant à fléchir sous eux, menacera de s'effondrer. — Et M. Soury épuise, épuise, versant l'injure ou le sarcasme sur ses adversaires, vilipendant les uns, ridiculisant les autres, ergotant sur la compétence des juges et l'incapacité des témoins, esquivant le fond du débat ou ne feignant de l'aborder que pour prendre aussitôt la traverse et se dérober : Slade, un fripon; le profond penseur Zöllner, un imbécile; Weber, Fechner et autres illustres professeurs, incompétents par cela qu'ils ont barbe grise et ne sont éminents, chacun, qu'en sa spécialité. Ces derniers

(1) Ne serais-ce pas à raison de ce titre que M. Soury était proposé naguère par des compères en matérialisme pour occuper je ne sais plus quelle chaire dans je ne sais plus quel collége?... le Collége de France peut-être bien. Heureux le collége qui possédera M. Soury !

d'ailleurs n'ont-ils pas eu le tort irrémissible de s'en rapporter à leurs cinq sens et à leur raison, au lieu de s'en remettre en cette affaire à « un magistrat, un critique, un médecin, gens plus enclins à douter de la véracité des objets soumis à leur investigation. »

Et si le magistrat et le médecin commettaient l'inconvenance de donner les mêmes conclusions que les savants spécialistes ? ce qui s'est vu, ce qui se voit. — Eh ! bien, quoi ? ne resterait-il pas le critique, M. Soury, par exemple, archicompétent et infaillible en toutes matières, en celles surtout qu'il n'a pris ni le temps ni la peine d'examiner ?

Et s'il n'en reste qu'un, il sera celui-là!

J'en suis convaincu, mais, je me le demande, pourquoi ce vaillant, qui fait si bon marché du profond penseur et des professeurs illustres, passe-t-il donc sous silence les Crookes, les Wallace, les Warley, les Kox, etc., qui ont précédé ces derniers dans l'examen des faits de ce genre, ou tout au plus n'y fait-il qu'une très-discrète allusion en les comprenant sous la dénomination vague de « quelques physiciens anglais ? » Pourquoi ? Aurait-il craint que, Londres étant plus rapproché de nous que Leipzig, nos relations plus fréquentes avec l'Angleterre qu'avec la Saxe, les répliques ne lui arrivassent plus vite et les sifflets plus multipliés ? Je me borne à poser la question ; « ce n'est pas le lieu d'insister. »

Toujours est-il qu'il a pris largement ses précautions pour préparer le lecteur à l'exposé et à la discussion des expériences que Zöllner a *cru* instituer avec Slade, exposé et discussion d'où, notez bien, doit jaillir la lumière à la confusion des fauteurs du Spiritisme. On s'attend donc que faits et procédés d'expérimentation vont être passés au creuset de la logique pour être réduits à leur valeur, à zéro, moins les supercheries du médium, bien entendu, et les illusions des naïfs expérimentateurs. En effet, le moment venu d'entamer l'opération du *fiat lux*, M. Soury, comme Kléber à l'instant d'engager la bataille, *prépare ses facultés* et.... escamote le fond du débat, l'escamote, dis-je, entre deux ou trois plaisanteries d'assez maigre aloi sur la longueur des jambes et la capacité des manches de Slade, sur son talent et sa dextérité en calligraphie spirite (1), qui passent la mesure honnête. Après quoi, il reprend de plus belle le cours de ses exercices dialectiques.

Quelques-uns de ces exercices, justice à lui rendre, sont vraiment amusants. Ainsi, non content d'avoir exprimé à plusieurs reprises les regrets d'un cœur sensible sur le futur état mental de Zöllner, il gratifie en surcroît l'infortuné de « certains ulcères

(1) A ce sujet, voir *le Spiritisme devant la science* par M. Ch. Fauvety, p. 22 ; la Revue de la *Religion laïque*, nº de novembre 1878; la *Revue Spirite*, nºs de janvier 1878, p. 15 et s.; d'octobre 1878, p. 377 et s.— Librairie des Sciences psychologiques, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, Paris.

phagédéniques (au cerveau, j'imagine) dont il ne dépend plus de personne d'arrêter les progrès et la marche fatale. » Ailleurs, à propos « de la conscience qui comporte trop d'inconscience, etc., pour qu'on lui applique nos naïves formules morales, » il déclare modestement que « les esprits critiques qui peuvent se tenir constamment en quelque sorte au-dessus de cette mer d'illusions, qui est notre élément, sont une imperceptible minorité, » minorité, cela va de soi, dont il fait partie. Il est orfèvre, M. Josse !

Plus loin, allant de plus fort en plus fort, comme chez Nicolet, il assure que le catholicisme et le protestantisme « sont, au fond et et en secret, favorables au Spiritisme.... qui s'annonce comme une religion de l'avenir, destinée à remplir le vide, chaque jour plus profond, que laisse en bien des âmes l'évanouissement progressif de la religion du Nazaréen. »

Mais, direz-vous, depuis vingt-cinq ans, les malédictions ne cessent de pleuvoir du haut de la chaire sacrée sur le Spiritisme. Il n'est vicaire de village qui n'espère prendre du galon dans l'armée du Seigneur en traquant, pourchassant, anathématisant cette bête noire, plus noire que l'enfer, au sein des familles, au fond du confessionnal, partout où faire se peut. On voue ses adeptes au diable, on les damne à la journée, en gros et en détail ; on les rôtirait, n'était que le bras séculier refuse de concourir à cette œuvre pie. En un mot, le Spiritisme est traité par nos oints comme le loup ravisseur entré dans le bercail. — Vous croyez ? Détrompez-vous : Malédictions, exorcismes, anathèmes, pure comédie ; tout cela n'est que pour la forme et ne vise qu'à un but : dissimuler l'accord secret de Nos Seigneurs Evêques avec « les 500,000 médiums répandus sur notre planète, » d'après les supputations de M. Soury. Le catholicisme est au mieux avec le Spiritisme, son héritier présumé, de même, faut-il penser, que M. le caudataire d'Haeckel avec le sacristain de sa paroisse, qui l'aura mis dans le secret de ce vaudeville épiscopal.

Enfin, et pour bouquet, il célèbre la compétence magnétiste de La Harpe qui, entre autres, dit-il, « grâce à la clarté de son esprit et à la solidité de son jugement, ne fut pas dupe du charlatanisme de Mesmer, mais ruina le système. » — Quoi ! vraiment, La Harpe ? — Certes, comment en douter ? L'auteur de *Montézume* et de *Mélanie* n'était-il pas du bâtiment, passé maître en critique.... littéraire ? Ne vous étonnez donc plus si, « depuis cette époque où l'esprit français s'est développé avec le plus de force et de gracieuse aisance, les prodiges des magnétiseurs, la clairvoyance des somnambules et les révélations des spirites se sont toujours évanouis comme des ombres vaines devant un examen critique de nos physiciens et de nos médecins. C'est *que*, ainsi *que* Dupont-White l'a dit du spiritualisme, le Spiritisme n'est qu'*une ânerie du monde naissant.* »

Touchant l'avant-dernière de ces assertions (style Soury), soit dit sans insister, l'illustre héritier de La Harpe n'aurait pas mal fait, avant d'enchâsser cette perle dans sa diatribe, de consulter sur

ce chapitre les archives de l'Académie de médecine, ou de feuilleter quelqu'un des mille ouvrages publiés à propos du magnétisme animal et qui courent les rues. Il aurait pu trouver, là ou là, avec le circonspect rapport de Bally sur le mesmérisme (1784) :

1° les procès-verbaux de vingt-neuf docteurs de la Faculté de médecine de Paris (1825);

2° le rapport du docteur Husson sur les travaux de la Commission (onze membres) qui fut chargée, en 1833, par cette même Faculté, d'étudier le problème, et poursuivit le cours de ses observations durant cinq années;

3° une masse de documents émanant de savants physiologistes, physiciens, chimistes, publicistes (1), et dont les titres seuls rempliraient un volume,— rapports et documents concluant tous à l'opposé du *factum* de l'honorable Aristarque.

Il est vrai que physiciens et physiologistes, n'ayant pas prévu l'opinion de M. Soury sur le magnétisme, devaient nécessairement avoir au cerveau quelqu'un de ces ulcères phagédéniques dont il ne dépend de personne d'arrêter les progrès et la marche fatale, — y compris, je pense, Arago qui s'est permis, en langage académique, de qualifier d'imprudents les critiques qui, en dehors des mathématiques pures, prononcent le mot *impossible*.

Touchant la dernière de ces assertions (style Soury toujours), j'ai idée que si « Wallace, l'illustre émule de Darwin et » Crookes, son non moins illustre confrère à la Société Royale de Londres, étaient consultés, ils répondraient que

> Les plus ânes de tous ne sont pas ceux qu'on pense,

et que le diagnostic auquel se reconnaît l'ânerie est l'entêtement dans le parti pris; bref, qu'on ne fait pas boire un.... critique qui n'a pas soif de vérité.

En résumé, M. Soury n'a oublié que deux choses en fourbissant sa bonne plume de Tolède pour exterminer le Spiritisme, c'est d'essuyer ses lunettes et de rafraîchir son cerveau surmené par ses travaux de traduction et de vulgarisation du naturalisme allemand. Cette double précaution lui aurait évité le ridicule de s'escrimer contre des fantoches issus de son imagination échauffée, qui n'ont de commun avec le Spiritisme et le Magnétisme que le nom dont il les a baptisés — à moins, dis-je, qu'à force d'abuser de la monère germanique et de s'enivrer de transformisme, il n'ait lui-même con-

(1) Sans parler de bon nombre de magnétistes proprement dits, les docteurs Peletin, par exemple, Berna, Bertrand, Despine, Ferrus, Comet, Puel, le professeur Francœur (faculté des sciences de Paris), le professeur Nicolo Cervello (faculté de médecine de Palerme), le professeur de chimie Williams Grégory (Université d'Édimbourg), le général Noizet, etc., etc., ont, tour à tour, prouvé par leurs travaux qu'ils étaient « capables de conduire leur pensée avec méthode » et cependant accordé assez d'attention aux phénomènes magnétiques pour y reconnaître les éléments d'un problème dont la solution s'impose à l'esprit humain.

tracté les ulcères phagédéniques dont il a gratifié si bénévolement l'astronome Zöllner. En ce cas, tout s'expliquerait, mais le mal serait sans remède : l'émule de La Harpe s'acheminerait en droiture, selon son expression, vers l'illuminisme et la folie lucide.

J'aime à croire qu'il n'en est point encore là. Après avoir relu sa finale, je n'oserais pourtant jurer de rien. A l'entendre, le magnétisme et le Spiritisme s'évanouissent toujours, ainsi que des ombres vaines, au moindre rayon de lumière scientifique. Sous l'empire de quelle lubie alors, ce pourfendeur s'est-il donc armé en guerre et a-t-il exténué son dada pour porter le coup de grâce à des fantômes qui rentrent dans le néant dès que la critique les regarde en face. Serait-ce donc que les exploits de Don Quichotte l'empêcheraient de dormir ? A ce compte, il serait permis de lui faire remarquer que le héros de Cervantes, chevalier sans peur et sans reproche, ne batailla jamais qu'à armes loyales, même contre les moulins à vent qu'il prétendait ranger sous les lois de sa *Monère*, je veux dire de sa Dulcinée, de la dame de ses pensées ; de lui faire remarquer par suite que, pas plus en critique qu'en chevalerie, il n'est séant de confondre le loyolisme avec le loyalisme.

Ici, pour terminer comme M. Soury a commencé, je cherche une conclusion et je ne rencontre qu'un souvenir. Je me souviens, dis-je, d'avoir lu quelque part que, lorsque l'autruche aperçoit le chasseur, elle s'empresse, croyant se mettre en sûreté, de cacher sa tête derrière une pierre. Le matérialisme *scientifique* a dû emprunter son stratagème à cet ingénieux volatile. A peine a-t-il vu venir le Spiritisme à son encontre, qu'il s'est hâté, fermant les yeux, de se retrancher derrière un refus d'examen, sans vouloir dès lors en départir. Excellent procédé, pense-t-il, pour se tirer d'affaire. Oui, seulement il me semble que, depuis un temps, il se trémousse d'une étrange façon et pousse de singuliers cris. Ne serait-ce pas que la bête se sentirait du plomb dans l'aile et aurait perdu quelques-unes de ses plus belles plumes ?

T. Tonœph.

P.-S. A l'instant de fermer ma lettre, il m'arrive par la poste deux petites notes qui ne laissent pas que d'être piquantes.

M. Soury, avec l'aplomb qui le caractérise, affirme que, entre-autres prestidigitateurs qui ont *dévoilé* et *imité* les *tours* de Slade, figure le célèbre Hermann. Questionné à ce sujet, ce dernier aurait répondu qu'il n'a jamais vu Slade, ne sait pas même au juste quels phénomènes produit ce médium, et n'a, par conséquent, rien dévoilé, rien imité. Faudrait-il présumer que M. Soury est déjà arrivé à ce degré d'illuminisme critique qui fait puiser des arguments dans la *Somme* d'Escobar ?

Il paraîtrait aussi qu'offre aurait été faite au successeur de La Harpe d'être mis en mesure de vérifier, par lui-même, chez lui, tout à son aise, les phénomènes qu'il nie et se travaille à ridiculiser

sous couleur que « les lois d'airain, » dont il a soigneusement corrigé la dernière édition, s'y opposent.

En cela, il a raison, je l'approuve et je lui suis personnellement reconnaissant. Hé! Seigneur, si les Soury, obéissant à la loi d'évolution, venaient à transformer leur méthode et leurs idées, que deviendraient les pauvres ermites qui, comme moi, ne savent que faire de leur temps les jours de pluie!

Mais, j'y songe, ma lettre, sans que je m'en aperçoive, a pris la tournure et les proportions d'un article; une épigraphe ne serait pas de trop. Puisque article il y a, pourquoi ne la mettrai-je à la fin, alors que M. Soury a mis sa conclusion au commencement de sa diatribe à propos du Matérialisme et du Spiritisme? Voici l'épigraphe: « *Ceci tuera cela.* » T. T.

Dissertations spirites.

LE MÉNESTREL, BALLADE PAR L'ESPRIT STOP.

D'après les notes prises dans une séance d'incarnation.
(Médium : Mme Hugo d'Alési.)

Par les chemins, par les routes, s'en allait un ménestrel, un jeune barde aux cheveux bouclés; il n'avait pas vingt ans. Par les hameaux, par les villages, il passait, et quand il avait chanté en improvisant, on lui adressait un sourire, une bonne parole, et quelquefois une obole; mais l'obole était rare, car les paysans sont pauvres.

Or il avait marché trois jours durant, et il n'avait pris aucune nourriture; car il s'était attardé dans un village où on ne lui avait rien donné, mais les petits enfants avaient dansé au son de la viole.

Il passa dans un village; quelques villageoises s'arrêtèrent. L'une d'elles, la plus jolie, appela le ménestrel et le pria de chanter. Il chanta de sa voix douce une chanson d'amour. Et des mains des jeunes filles et de leurs promis tombèrent des monnaies de cuivre; mais la belle jeune fille lui mit son obole dans la main. Alors le ménestrel remercia d'un sourire, et comme il y avait là des enfants en guenille, avec un sourire il leur ordonna de ramasser et de partager l'offrande, — et il partit.

Il est bien fier! — dirent les jeunes gens.

Il est bien beau! — dirent les jeunes filles.

Il marcha sans s'arrêter, et il arriva le soir près d'un castel. Sur la terrasse, on voyait de jeunes dames en robes de soie, et de riches seigneurs; il y avait des rubis dans les tresses brunes et des perles dans les boucles blondes; et les dames étaient belles et les seigneurs étaient joyeux. La blonde châtelaine aperçut le troubadour et l'appela. Une princesse, belle comme un ange et brune comme la nuit, s'avisa de le trouver beau. — Chante, joli troubadour, la chanson des filles à la moisson, dit la blonde châtelaine. — Non, dit la brune princesse, chante-nous l'air des roses, que l'on chante à la cour. Le ménestrel secoua la tête et répondit: Belles dames, nobles seigneurs, je ne chanterai ni l'un ni l'autre, je suis un barde,

non un chanteur, et j'improvise. Alors il prit sa viole, et il commença de sa voix douce et tendre comme un rossignol de nuit :

« Les roses s'entr'ouvent aux rayons du jour comme le cœur des belles aux rayons de l'amour.

« Une rose vivait dans un parterre, éclose du matin ; et, comme elle était bonne, elle ouvrait son cœur imprégné de rosée aux abeilles et aux papillons. — Venez, je suis riche de miel, venez et prenez ! — Et de ses parfums suaves et pénétrants elle donnait à ceux qui passaient, et chacun en emportait autant. »

Et la belle châtelaine souriait, et les jeunes filles étaient charmées. Le barde continua ainsi :

« Et les oiseaux avaient leur part de ces richesses. Aussi, autour de la rose, ce n'était que frissonnements d'ailes. Elle donnait, elle donnait toujours.

« Mais le soleil baissa, l'ombre s'étendit, son cœur s'attrista. En vain elle se tourna vers le soleil en l'implorant ; l'ombre l'envahissait. Elle languit et pâlit. Puis, avant la tombée du jour elle fut flétrie ; et, à la première étoile, elle pleurait ses pétales en larmes de douleur.

« Le zéphyr vint la caresser, et lui dit : « Ne pleure pas, mi-
« gnonne, réjouis-toi ! Parce que tu as été bonne, parce que tu as
« prodigué ton cœur, tu seras récompensée ; et dans quelques jours
« tu auras des ailes pour suivre le soleil ; quand il se couchera, tu
« t'endormiras dans un nid soyeux ; car tu seras oiseau et tu auras
« de longs jours à vivre. » La rose ne pleura plus. Quand on la trouva morte, elle avait trois pétales encore. »

Le ménestrel se tut. Les jeunes femmes lui jetèrent, l'une son mouchoir, l'autre son bracelet. La princesse aux tresses noires lui donna sa bourse de soie où brillait l'or pur, l'or franc, l'or loyal. Il la baisa non pour l'or, mais pour la main qui l'avait touchée. Et la bourse chantait et disait : « Ouvre-moi ; avec l'or que je renferme, fais-toi beau, offre-toi des festins ; tu peux avoir une maison toute entière et un bon lit. » Mais lui enfonça dans sa poche avec un geste de colère la bourse bavarde, et marcha.

Il arriva dans un village, et changea une pièce d'or. Il en prit un tout petit fragment, de la monnaie de cuivre, pour acheter du pain et coucher dans une grange. Le lendemain il partit. En traversant un bois il rencontra un homme, armé d'une corde, qui s'allait pendre et qui s'agenouillait en s'écriant : « Ayez pitié de moi, Seigneur, mais la misère était trop forte, le déshonneur était trop grand ! Seigneur, le désespoir me tue ! » Alors le ménestrel s'approcha de cet homme et lui arrêta le bras . — « Qu'allez-vous faire ? » — lui cria-t-il. Le vieillard le repoussa et s'enfonça dans la forêt. Le barde, dont le cœur battait, ne s'arrêta pas, il l'atteignit, et cet homme lui conta sa triste histoire. — Il était pauvre comme Job, et il avait une fille belle comme un ange. Un paysan du voisinage, riche et beau, l'avait séduite ; il voulait réparer sa faute, mais son père ne voulait pas d'une fille si pauvre. Ne pouvant demander réparation de cet outrage, le vieillard allait mourir. —

Le ménestrel prit la bourse de soie, et la lui mit dans la main. — « Prenez, dit-il, c'est tout ce que je possède; ce sera la dot de l'enfant, et pour vous ce sera l'honneur et la vie. » — « Comment! Toi, si pauvre toi-même, tu me donnes toute ta fortune! » — Alors le jeune homme raconta sa destinée.

Il s'assit sur une pierre et tira des accords de sa viole, racontant sur un air lent et doux ce qui était la vérité. — « Je suis venu pour être pauvre, pour supporter la misère et manger mon pain sec. Je n'ai pas voulu naître parmi les riches; lorsque je rencontre des richesses, je les repousse. Cette somme n'était qu'en dépôt entre mes mains; si je n'avais trouvé une bonne action à faire, je l'eusse semée sur ma route. Tant que durera ma vie, je coucherai sur la terre nue. Car autrefois j'ai été riche et je n'ai pas eu compassion de ceux qui étaient misérables, j'ai eu des palais et je n'ai pas eu pitié de ceux qui étaient sans gîte. Or, une chose douloureuse c'est l'amour: j'aime une jeune fille belle comme un ange, et jamais je ne le lui dirai, parce qu'il ne faut pas qu'elle souffre la misère. Je n'ai ni amour, ni repos, rien. Pour consolation, j'ai ma viole et mes chansons, je gagne mon pain en improvisant. Je pourrais entrer dans les villes et demander aux riches; j'aime mieux courir la campagne, avoir à peine de quoi suffire à ma vie. Il me faut la misère, la misère toujours, et si je vais ainsi jusqu'à la mort, je serai plus riche des dons du Seigneur que je n'aurai été pauvre sur terre. »

Le vieillard baisa la main qui l'avait sauvé. Et tant que le jeune homme vécut, il resta pauvre et fit le bien. Il ne prit juste de chaque offrande que ce qu'il lui fallait pour chaque jour, afin que la misère fût complète et que l'épreuve fût profitable. Car chaque Esprit qui se réincarne doit prendre la contre-partie de sa vie passée, pour dépouiller les défauts et les vices qui ont empêché son avancement.

Pensée. — La vie est le plus beau des voyages; voyage sans cesse renouvelé, voyage diversement fait, gaiement ou tristement, peu importe, s'il conduit au port.

Le port c'est le progrès: progrès de l'âme, du cœur, de l'esprit, du corps.

Du corps: commençons par le plus infime, c'est ainsi qu'il faut faire. Du corps, qui est beau quand l'âme est belle. Je suis paradoxal, mais écoutez, je parle de la physionomie, je parle du reflet de l'âme qui se retrouve jusque dans la main.

De l'Esprit: il produit les œuvres littéraires et scientifiques. Appliquez-vous à produire.

Du cœur: il est le siége de l'amour. Aimez l'humanité; aimez celui, aimez celle que Dieu a fait votre moitié. Pas de solitaires: il faut donner la vie, un être seul ne la donne pas.

L'âme est à la fois esprit et cœur; l'âme qui dirige et rayonne, qu'elle soit tout ardeur et tendresse.

Ma première pensée fut pour le catholicisme et la fatalité; mes

pensées nouvelles sont pour la spiritualité et pour la solidarité. Spiritualité : vie de l'Esprit, vie de l'âme, vie par l'esprit et l'âme du corps que Dieu nous a donné. Solidarité : justice immense, éternelle, infinie. Je suis convaincu, j'aime et j'espère. J'ai failli, je paie pour mes fautes ; j'ai fait faillir, je paierai encore. Ainsi tous nous nous tenons par une étroite chaîne ; ainsi tous nous sommes forcés de nous aimer. B. Pascal. Médium Mlle A. B.

Ne jurez jamais. (Nouvelle.)

Mai, le mois des fleurs, riait à la terre. Le soleil caressait de ses blancs rayons la ramée verte des grands arbres silencieux, et, sous la feuillée encore humide de rosée, l'oiseau heureux disait sa chanson d'amour en voltigeant de branche en branche.

La nature semblait en joie et pourtant, sur la route poudreuse, entre les blés encore verts et l'aubépine fleurie, se déroulait un triste cortége ; c'était d'abord des hommes vêtus de surplis flottants ; ils marchaient avec lenteur et psalmodiaient les prières que l'Eglise réserve pour ses jours de deuil. Puis venait un cercueil couvert d'un drap blanc, sur lequel on voyait, à côté de la croix, la couronne blanche de l'innocence.

Les laboureurs appuyés sur la charrue, un instant arrêtée, regardaient passer celle qu'on portait à l'éternel repos, et ces hommes, courbés sous le poids des ans et des fatigues, se découvraient pieusement en hochant la tête.

Ah ! pourquoi ceux qui sont heureux s'en vont-ils à l'aube, tandis que ceux qui pleurent demeurent jusqu'au soir ! ! ! !

. . . .

Derrière le cercueil marchait un jeune homme, soutenu par deux amis.

C'était ses amours qu'on emportait là-bas, au champ du repos !

Enfin on arrrive. La fosse est béante, encore quelques instants, et le souvenir de la morte restera seul parmi ceux qui l'ont aimée.

Déjà la terre roulait avec un son lugubre et prolongé, les assistants allaient s'éloigner, l'amant s'avança :

— Au revoir, dit-il, dans un monde meilleur nous nous retrouverons, mais ici-bas, je jure de ne jamais aimer que toi ! ! ! !

Les vieillards frémirent, les jeunes se pressaient autour de lui avec enthousiasme.

Ils ne songeaient plus qu'il avait vingt ans, l'âge de l'oubli et des passions.

. . . .

Les étoiles scintillent dans un champ d'azur, la lune monte lentement à l'horizon, en prolongeant son ombre blanche sur la campagne calme et endormie.

Dans sa chambre solitaire, Armand pleure sa belle fiancée, partie pour l'espace inconnu.

Minuit sonne, c'est l'heure des morts et du mystère, malgré lui, il frissonne et évoque celle qu'il ne croit plus voir.

Tout à coup il tressaille, dans la chambre noire il voit une ombre légère qui se condense petit à petit, et forme bientôt un corps.

Il rit de son effroi, se frotte les yeux, convaincu que son regard seul est coupable. Mais non, une forme sensible s'avance vers lui.

Haletant, troublé, il regarde ; un cri rauque s'échappe de sa poitrine ! C'est sa fiancée qui est là.

Sa fiancée, mais embellie et comme enveloppée d'une vapeur blanche.

Il cherche à détourner la tête, mais ses yeux ne peuvent se détacher de l'étrange apparition.

Enfin, il se hasarde, il se recule épouvanté. Le regard de celle qu'il aime tant est sévère et ses yeux sont noyés de larmes.

Il avance ses mains suppliantes.

— Pourquoi cet air fâché ? murmure-t-il bien bas.

— Tu es un imprudent, avait-il entendu.

— Parle, dis-moi mes fautes, et je jure de les réparer.

— Tu deviendras parjure, ton amour ne peut être éternel.

— Je n'aimerai jamais que toi.

— Tu le crois aujourd'hui, demain tu oublieras ton serment.

— Non, jamais.

— Des mots : si cet amour durait toujours, il deviendrait une faute.

— Quoi ! t'aimer serait un acte coupable ?

— Oui ; car en t'étiolant dans un amour stérile, tu offenserais Dieu, puisque tu négligerais tes devoirs.

Il écoutait, interdit et malheureux, la lumière se faisant peut-être dans son Esprit, mais son cœur, follement épris, ne voulant pas entendre.

— Nous nous aimerons toujours continua la voix, nos Esprits ont vécu dans le passé ; liés ensemble par des liens mystérieux, nous nous retrouverons dans l'espace, et, ensemble, nous continuerons de parcourir les vastes champs de l'infini, peuplés par la main de Dieu.

— Je veux mourir pour te rejoindre, pour être heureux :

— Il faut souffrir pour mériter la récompense promise. Surtout ne vis pas de chimères, nourris-toi de réalité, remplis tes devoirs.

— Quels sont-ils ?

— Sois homme, aime ceux qui t'entourent, crée une famille selon ton cœur, et souviens-toi que quiconque veut vivre en dehors des lois de la nature offense Dieu.

Agis ainsi, toujours, je planerai autour de toi, et parfois tu sentiras ma présence et mon amour ; mais si tu veux, quoique exilé sur la terre, ne pas vivre de la vie de la patrie, t'affranchir du joug pesant de l'épreuve, je voilerai ma face de mes ailes

blanches, et, séparés dès ce monde, nous le serons encore dans l'autre :

. . . .

L'apparition bien-aimée disparut lentement ; Armand regarda longtemps dans l'ombre noire, où il crut voir comme une lueur blanche, puis il ne vit plus rien, que l'aube qui pâlissait les étoiles d'or de la voûte bleue.

. . . .

. . . .

Armand est un homme, il est parfois mélancolique quand il cherche dans l'infini le monde inconnu qui est sa patrie, mais il attend avec patience l'heure du départ. Des enfants, des chérubins blonds et bouclés l'entourent actuellement d'amour et de joie ; il a obéi à la morte. Souvent dans la nuit il croit voir, penchée sur leurs berceaux blancs, l'ombre de celle qu'il pleure toujours, et dans son regard il n'y a que douceur, joie et espérance.

Louise DE LASSERRE.

Nécrologie.

MESDAMES, MESSIEURS. —L'ami regretté, Pétrus a qui nous adressons un sympathique adieu, nous quitte comptant à peine 27 ans.

Devant cette existence brisée aux premiers jours de son éclosion un cri de suprême interrogation, et presque de révolte, s'échappe de la conscience troublée : « Pourquoi ? Pourquoi celui-ci ? Pourquoi, dans la libre possession de lui-même, dans la plénitude de sa jeunesse, dans l'épanouissement de son âme aimante, pourquoi ce brusque arrachement, cette déchirante séparation ?

Vous le savez, vous qui l'avez aimé, vous qui avez eu la consolation dernière de lui voir partager votre foi, lorsque, au moment du départ, entrevoyant les éternelles vérités, calmé, ranimé, il s'appuya sur la certitude de votre croyance ; vous le savez, âmes spirites, que ce n'est point là un coup de la fatalité ; vous comprenez la loi qui vous frappe, vous en concevez les conséquences bienfaisantes, et cette croyance, qui fut assez puissante pour fortifier l'Esprit du mourant, est aujourd'hui pour vous la source des consolations infinies. Sans doute vous pouvez baisser la tête sous l'épreuve de la séparation apparente, mais pour relever bientôt vos regards affermis, pour retremper votre courage dans la pensée d'une union réelle, par delà les ténèbres de la mort.

La foi qui nous est commune éclaire le lugubre problème contre lequel le doute se heurte : nous savons que de la mort, brisement fécond, jaillit la transformation de plus en plus haute ; nous le savons, non pas parce qu'un désir vague, un idéal espoir nous l'inspirent ; mais parce que, après la raison, les faits ont parlé.

Nous avons trouvé dans la Philosophie spirite une triple lumière ; notre conscience a puisé dans cette doctrine la sanction de la justice la plus haute, des sentiments les plus généreux ; notre Esprit a trouvé dans cette science la synthèse de lois universelles,

et enfin notre cœur a éprouvé dans cette foi la joie de l'amour à jamais satisfait par la communion des âmes.

O vous, qui savez que les liens de l'affection se renouent au-delà de la séparation terrestre, rappelez-vous que celui que vous aimez vous reste. Dans l'apaisement de la vie nouvelle où il est entré, il vous enveloppe de son souvenir, de son affection, de la sérénité de son bonheur, il vous soutient, il vous console, il vous parle tout bas des splendeurs de la délivrance ; il répond à votre espérance et répète le mot qui s'élève de nos âmes :

Au revoir ! au revoir dans l'éternelle vie, au revoir en l'immortalité ! G. Cochet.

M. P.-G. Leymarie a dit ensuite : « Par ce froid terrible, ne craignez pas que je vous retienne longtemps ; je veux rendre un simple hommage à notre ami Pétrus : au nom de sa famille et de ses amis de Lyon, je remercie les personnes qui, malgré ce temps sibérien, ont accompagné la dépouille mortelle d'un honnête garçon, estimé et aimé de tous ceux qui l'ont connu, qui passa, en faisant le bien avec modestie. Pétrus était un Esprit libéral. Lorsqu'en venant à Paris, il fit ses adieux à sa vieille mère, celle-ci lui disait : Mon cher enfant je ne te verrai plus ; l'un de ses amis, à la gare de Perrache, à Lyon, ajoutait : Si nous ne nous serrons plus la main dans cette vie, ce sera dans l'erracticité, mon brave ; cet ami, alors plein de santé, est mort huit jours après, et Pétrus, trois fois huit jours après avoir donné le dernier baiser à sa vieille et respectable mère ; il avait vingt-sept ans.

« La variole noire l'a emporté ; il nous a serré la main en recommandant bien qu'il fut enterré civilement, entouré de ceux qui l'aiment. — Il voulait entendre les paroles de ses amis, leur adieu touchant, et il est satisfait, car il nous voit et nous entend ; une heure avant sa mort il s'écriait : « Mes amis, attendez-moi, je vais bientôt vous rejoindre ; » il tendait les bras aux chers invisibles qui l'avaient précédé dans l'autre vie, et, sans doute, à son ami, le spirite Lyonnais qui l'appelait à lui.

« Vous qui m'écoutez, soyez rassurés ; Pétrus est heureux, car il fut juste et bon travailleur, sincère, ennemi des vains préjugés qui abaissent l'esprit et affaiblissent tout ce qui est bon en nous ; il semble qu'après avoir laissé un souvenir sans tache au milieu dans lequel il a vécu, il ait voulu prouver à sa sœur, à son beau-frère Daviet Henri, à leurs deux enfants qu'il a toujours regardés comme les siens, qu'il les aimait assez pour mourir entre leurs bras après avoir reçu les marques d'une tendresse inépuisable.

« Oui, rassurez-vous, ce bon, ce vaillant et courageux Esprit viendra se communiquer pour vous consoler, pour vous dire que n'ayant plus rien à acquérir comme moralité, il a dû revenir au séjour de lumière pour travailler à l'avancement des frères qu'il a laissés sur cette terre d'épreuves,... au revoir,... ami Pétrus.

« Au nom de toute sa famille, merci mesdames et messieurs. »

Le 18 décembre, l'*Esprit de Pétrus* donnait la communication suivante :

« Les curés de nos villages, les chers hommes, disent en chaire qu'il ne faut pas réveiller les morts : Je pensais comme eux, puisque je croyais qu'on ne ne savait pas assez bien ou on allait quant on meurt, et que ça, c'était l'affaire du clergé.

« Lorsque j'ai quitté le Lyonnais pour venir à Paris, un ancien ami, qui croyait à l'existence des Esprits, m'a dit que nous nous reverrions toujours bien là-haut.

« A Paris, devenu malade, mon beau-frère Henri Daviet, ma chère sœur la pauvre âme, m'ont bien soigné ; ils m'aimaient comme je les aimais, et j'ai du partir ; les amis m'appelaient là-haut.

« Mort, je me suis trouvé bien vivant auprès de mon ami de Lyon que je croyais encore chez nous ; vous jugez mon étonnement ! être reçu par ce vieux, ce bon camarade, m'a prouvé que ceux qui nous prêchent la religion sont des ignorants, puisque les Esprits demandent à être interrogés, et que je serais désolé de pas être appelé par mes parents et mes amis ; je veux leur dire que je suis libre, content d'être délivré, que Pétrus pense à eux, et qu'on ne doit pas le pleurer ; comme je viendrai chez eux, et en eux, ils doivent être pleins de joie quand ils prononceront mon nom. Pauvre mère, quelle se console, ma mort lui cause un grand chagrin !

« A toi, Henri, mon frère, à toi, ma sœur chérie, à nos enfants, merci, car je vous ai causé bien de la peine ; merci aux braves gens qui ont suivi mon corps ; merci pour m'avoir enterré civilement et prononcé des discours, Pétrus n'est pas malheureux. — C'était un bon et brave garçon et Dieu le récompense. A vous tous, de bon cœur. »

Le lendemain de l'enterrement du corps de Pétrus, par un froid de 15 à 17 degrés Réaumur, avec le vénérable et estimable M. Tarley, Mme Boysset et quatre autres personnes, nous déposions dans le même cimetière Mme *Souzy*, à côté de Pétrus ; cette octogénaire fut un exemple de douceur, d'abnégation, de résignation spirite ; elle gagnait péniblement sa vie, se contentait de peu, et jamais, chez elle, on ne vit un brin de poussière, ni cet aspect triste d'une chambre livrée à l'abandon ; notre sœur en croyance savait donner aux plus humbles choses un aspect riant. Jusqu'au dernier moment, elle assista aux séances spirites du jeudi soir, chez M. Tarley, rue Fontaine-au-Roi, 60, et ce dernier, courageux plus que ne le sont les jeunes gens qui ont eu peur de grelotter, a suivi l'enterrement civil ; nous avons lu la prière, prononcé quelques paroles d'adieu à ce corps, et d'espérance pour l'Esprit dégagé. Les fossoyeurs, quoique transis par le froid, prêtaient un véritable intérêt à notre petite cérémonie religieuse ; le gardien-chef du cimetière a prié un aumônier trop bruyant et trop pressé d'en attendre la fin.

Mme Houdin, à Neuilly-Plaisance (Seine-et-Oise), a été, selon son désir, enterrée civilement. Elle avait prié son mari, spirite comme elle, de convier M. Leymarie à prononcer quelques paroles sur sa tombe. Médium, elle réunissait autour d'elle quelques personnes de sa localité pour les initier à notre croyance consolante, elle élevait leur niveau intellectuel avec douceur, avec le talent que savent acquérir les belles natures, les bons esprits incarnés. Tout Neuilly-Plaisance assistait à la cérémonie funèbre, et si, sans restriction, chacun parlait de la bienfaisance de la morte, de sa charité inépuisable, des douleurs et des amertumes quelle avait atténuées, les dames qui suivaient sa dépouille s'étonnaient qu'*une sainte femme du bon Dieu*, telle que Mme Houdin, n'eut pas réclamé la cérémonie catholique, et voulu, en préparant sa dernière toilette, avec une quiétude constante, deux jours avant sa mort, que tout fut prévu et bien réglé.

Les assistants, par centaines, ont jeté une immortelle sur la tombe; M. P.-G. Leymarie a réclamé leur attention. Il a parlé de la morte, de ses vertus civiles et privées, de sa bienfaisance toujours cachée, souvent faite par des tiers, et comme on avait paru étonné qu'elle n'eut fait venir un prêtre à son chevet, il expliqua ce fait en racontant ce que Mme Houdin lui avait dit bien des fois: comment elle avait été amenée à lire Allan Kardec, d'autres ouvrages d'études sur les infiniments petits et sur l'astronomie, études qui lui avaient prouvé que tout était solidaire, aussi bien en ce monde que dans les espaces stellaires. Autant que le permettaient ses ressources matérielles et intellectuelles, elle donnait à tous indistinctement. L'orateur a dit ensuite que cette femme d'élite croyait à la responsabilité individuelle, aussi bien par les actes que par la pensée; il a fait ressortir les conséquences de cette responsabilité, en morale, en religion, en justice, dans le gouvernement, et il a pu flageller les prévaricateurs et les menteurs. « Aussi, a-t-il dit en terminant, cette femme, d'un si rare mérite, a-t-elle voulu finir comme elle a vécu; sa mort si courageuse, cette cérémonie, sont un exemple qui prouve quelle a été conséquente avec elle-même, et M. Houdin, qui pense comme sa chère compagne, n'est aussi calme et aussi résigné, en perdant le corps d'une épouse adorée, âgée de vingt-sept ans, que parce qu'il a cette certitude que l'esprit survit à la matière et que la bien-aimée viendra le consoler, l'encourager à rester dans cette voie sûre de la solidarité et de la responsabilité spirite, hors de laquelle il ne peut y avoir rien de stable sur notre terre.

« Au nom de la famille, merci aux habitants de Neuilly-Plaisance, qui, malgré le froid et la neige, ont voulu rendre un hommage mérité à une jeune dame qui honorait son sexe, qui fut un exemple de courage, de fermeté, d'intelligente bonté. »

L'on a applaudi à ces pensées, chacun les a approuvées, et la foule a voulu serrer la main à l'orateur en lui disant qu'elle comprenait ses paroles; tous, surtout les dames, ont manifesté le désir d'avoir un pareil enterrement, de connaître cette nouvelle

religion de la solidarité et de la responsabilité enseignée par le spiritisme.

M. de Nichichiewich, à Mansourah (Egypte), demande que l'on évoque son oncle, M. Louis Dawegia, homme estimable, généralement honoré, décédé à Ismaïlia (Egypte).

A Liége, nos frères en croyance ont accompagné à leur dernière demeure le corps de Mme Heuse, Mme Marie-Catherine Cambresy, à Bressome, Liége ; M. Henrion a prononcé, malgré la rigueur de la saison, un discours qui a du faire connaître notre foi au grand nombre d'amis et de voisins qui assistaient à la cérémonie ; deux autres discours ont aussi aidé a exposer nettement les principes de notre doctrine.

Les prières faites sur la tombe, et les chaleureuses pensées que chacun donne ainsi à la foule réunie au cimetière, émotionne les auditeurs, les force à l'attention, et par suite à de sages et utiles réflexions. M. Henrion doit être approuvé pour la solennité qu'il a su donner à cet enterrement civil, spirite et religieux, avec l'aide de nos frères en croyance de Liége.

A Tours, M. *Page*, *Louis*, spirite de la première heure, homme intelligent et travailleur, vient de mourir corporellement ; il laisse une veuve et des enfants, lorsque plus que jamais cette intéressante famille avait besoin de son appui ; nos frères en croyance se rappellent tous l'ami qui est allé rejoindre nos guides, qui fit toujours preuve d'une grande franchise en ce qui concernait notre croyance, et chercha constamment à la propager avec une véritable ardeur.

Les spirites de Tours ont accompagné la dépouille corporelle de Louis Page, et l'un d'eux, M. Denis, homme distingué et instruit, secrétaire de la ligue de l'enseignement dans cette ville, a prononcé spontanément une allocution pleine de cœur, qui rappelait les mérites de l'esprit dégagé, qui expliquait clairement la portée de l'enseignement de notre doctrine, et le calme fortifiant qu'il donne à notre âme. Ces adieux ont été touchants, les paroles de M. Denis n'ont pu être recueillies, ce que nous regrettons tous. Que la consolation et la paix remplissent le cœur de Mme Denis.

Bouly, Constant, a quitté, la semaine dernière, son enveloppe terrestre, à l'âge de soixante-quinze ans, après une vie d'épreuves et de dévouement au travail. Ouvrier intelligent, d'une probité exemplaire, il avait de suite compris le sublime enseignement des Esprits et accepté la philosophie si rationnelle qui en découle ; le Spiritisme fut le consolateur pour cet homme de bien qui, lorsque ses forces l'abandonnèrent, dut entrer à l'hospice des vieillards où il est mort ; il emporte l'estime des honnêtes gens, et mon père a prononcé les quelques paroles suivantes sur sa tombe : JÉSUPRET fils.

« Messieurs. — En conduisant à sa dernière demeure terrestre la dépouille mortelle de Constant Bouly, nous accomplissons le devoir que dans la corporation des corroyeurs de Douai, l'usage a consacré ; là ne s'arrête pas le devoir de ceux qui furent ses amis,

et, en revendiquant ce titre, je viens rendre hommage aux grandes qualités de notre compagnon de labeur.

« Constant Bouly était le type incarné de l'honnête homme; les actions de sa vie, si bien et si dignement remplie, avaient imprimé sur son front l'auréole du courage et de la probité. Il aima sa famille et lutta sans cesse, avec courage, contre les adversités, pour l'élever honorablement...

« Bouly fut jusqu'au dernier moment un sincère et dévoué serviteur de l'instruction et du progrès.

« Constant Bouly était libre-penseur, et par libre-penseur, j'entends l'homme qui travaille sans cesse à sa progression en faisant appel aux deux grands principes que Dieu a mis en lui : la Raison et le libre arbitre; il appartenait à l'Ecole de ces hommes qui, placés au premier rang dans la science et la littérature, pensent que Dieu n'est pas un vain mot et croient à l'immortalité de l'âme.

« Esprit sain, intelligent, il avait étudié, comparé et accepté la doctrine du plus grand des philosophes : le Christ, et acquis des idées vraiment rationnelles sur la mort qui lui était toujours apparue dépouillée des insignes lugubres dont se plaisent à l'entourer les vieilles doctrines ; l'Esprit de délivrance l'a conduit avec lui dans la céleste patrie, sa véritable demeure; là, notre ami Bouly va se reposer un instant des fatigues de son existence charnelle, et puiser de nouvelles forces pour le travail incessant du progrès auquel Dieu nous a tous conviés en nous créant.

« Pardonnez-moi si je me suis, par ce temps froid surtout, étendu si longuement sur ce qui était une des qualités de mon ami ; associons nos pensées pour dire adieu à sa dépouille mortelle, et que notre âme dise au revoir à son Esprit. »

Un vieux marin, brave et honnête, *Le Bellec*, vient de mourir au Havre ; il fut le modèle des honnêtes gens, et tout spirite après l'avoir connu doit rendre hommage à sa mémoire.

Un jeune petit garçon âgé de un an et demi, fils de M. Chevallier, a été conduit au champ du repos par quelques amis, à Paris, M. Chevallier a perdu un fils âgé de 14 ans, en décembre 1879, la *Revue* en a parlé. C'est une famille spirite dévouée et courageuse.

Le Spiritisme devant la Science. (Bibliographie.)

Tiré du journal *Le Devoir*, du 4 janvier 1880.

Tel est le titre sous lequel le savant rédacteur de la *Religion laïque*, M. Fauvety, qui a dernièrement cessé la publication de cette Revue philosophique aux vues si profondes et si élevées, vient de faire paraître à la librairie des sciences psychologiques, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5 ; c'est un petit volume de 200 pages dont nous recommandons la lecture à tous les penseurs amis de la vérité, et surtout de ces vérités nouvelles contre lesquelles sont toujours prévenus ces hommes qui considèrent la science acquise comme immuable et infaillible.

Cette prétendue infaillibilité des connaissances écrites est commode pour ceux qui aiment mieux s'abriter sous les études faites que de se livrer au labeur des études nouvelles. Mais ce n'est que par la recherche incessante des vérités confirmées dans les lois de la nature que s'élabore la véritable science.

« Le refus d'examen conduit à l'intolérance, et l'intolérance est un des tristes côtés de l'histoire de l'esprit humain. Exagération sophistiquée de toute vérité, elle fait des erreurs qu'elle professe l'objet d'un fanatisme que rien ne doit contredire sous peine de condamnation.

« Les faits les plus avérés que puisse produire la raison éclairée et réfléchie ne trouvent pas grâce devant-elle. Passion aveugle qui affirme sans examen, l'intolérance pose des limites que rien ne doit franchir. Elle ne souffre pas d'être contredite dans ses affirmations ; elle est prête à brûler tout ce qui ne s'incline pas devant son opinion.

« L'intolérance religieuse a été autrefois une barrière presque insurmontable pour les vérités physiques dont la science s'honore. L'intolérance matérialiste semble aujourd'hui vouloir reprendre un rôle analogue à l'égard des vérités psycologiques qui, plus que jamais, s'offrent aux observations de la science. Cet oubli du respect des droits de la pensée et de la conscience est à signaler. C'est ce que fait M. Fauvety, avec la science et le talent qui lui sont propres. Tous ceux qui ont suivi ses travaux dans les Revues *la Solidarité* et la *Religion laïque* seront de notre avis.

« M. Fauvety, par ses ouvrages, a largement contribué au progrès philosophique de notre temps. Il poursuit son œuvre par la publication du volume que nous venons d'indiquer, et qui répond à deux lettres publiées sur le Spiritisme, dans la *République Française*, par M. Jules Soury.

« Le Spiritisme expérimenté par des savants, la preuve de la perpétuité de l'existence après la mort du corps, mise à la portée de nos sociétés modernes, ce sont là des faits d'une importance trop grave pour qu'on les passe sous silence.

« Aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en France, partout les faits se multiplient. C'est ce que M. Fauvety, dans son style d'une pureté et d'une élévation si remarquables fait excellement ressortir, en s'appuyant des travaux et des témoignagnes de savants tels que MM. William Crookes, Alfred Russel Wallace, C.-F. Varley, tous trois membres de la Société royale des sciences de Londres, les docteurs Zöllner, Weber et Fechner, de Leipzig, etc.

« Le Spiritisme expérimental est posé devant la science moderne et, comme tout fait réel, il doit trouver sa solution.

« Le livre de M. Fauvety contribuera grandement à hâter l'examen de la question et sera pour nous un motif de plus de reconnaître en son auteur le conciliateur d'idées et le redresseur des consciences que ses précédents ouvrages nous avaient déjà montré.

Bibliographie.

La Consolée par Mme Bourdin. Ce petit livre est une perle offerte aux spirites pour leur agrément et leur consolation. On pourra le comparer à cet autre livre charmant patronné par A. Dumas: *l'Inconsolée*, qui vient d'obtenir un si juste succès. Quelle différence! Dans ce dernier plein de la tristesse la plus noble il est vrai, mais en même temps la plus désolante, rien ne vient consoler la pauvre mère à qui la mort enlève son beau petit ange; son mari, qui raconte le triste épisode, lui aussi n'a qu'une pauvre foi sans chaleur. On l'entend dire: « Les terreurs mystérieuses assiégeaient son âme d'enfant, prête à quitter nos baisers et nos caresses *pour s'en aller, hélas! je ne sais où!* » Puis, l'enfant mort, c'est la pauvre mère qui dit en s'écriant: « Moi, partir et laisser mon enfant au loin, jamais! » La pauvre désolée ne savait pas que ce petit corps n'était plus que de la matière inerte, et que l'âme de son cher trésor était là près d'elle, l'entendant et s'affligeant de son grand chagrin. Enfin, au dénouement de ce triste drame, on lit: « Ni les sympathies douloureuses, ni le zèle de l'amitié, ni l'amour de ses enfants, ni mes larmes, ni mes prières, rien n'a pu consoler la pauvre mère et la retenir à la vie! Elle n'est plus! »

Quelle différence, dis-je! Et que nos croyances, notre foi, sont saintes et belles! Quelles consolations délicieuses n'offrent-elles pas à votre cœur! L'auteur de ce petit livre, que nous voudrions voir sur toutes les tables, est aussi une mère qui vient de perdre non pas un bébé, mais une grande et belle jeune fille de vingt ans, aimée de tous, répandant la joie partout où elle passait. Et la voilà dans le deuil et la désolation. Elle aussi veut mourir et suivre sa fille adorée. Et c'est justement cette fille qui obtient de Dieu la faveur de venir consoler sa mère, et qui lui fait de la vie que mènent dans l'espace les âmes des désinarnés, le tableau le plus ravissant. Pour nous, qui écrivons ces lignes, nous avons trouvé un charme délicieux à voyager avec elle sur ces globes peuplés d'esprits, à vivre de la vie des anges ou à pleurer des souffrances des âmes punies. Nous engageons nos lecteurs à lire ce petit ouvrage médianimique, ils trouveront là des éléments nouveaux pour fortifier leur Foi et une véritable source d'Espoir et de Consolations.

René CAILLIÉ.

Préface de la Consolée. — J'ai hâte de reprendre ma petite place dans les rangs de mes frères spirites qui pourraient croire que le malheur dont j'ai été frappée a pu affaiblir mon courage et ma foi. — Non, — mon long silence a une autre cause. (Mme Bourdin a perdu sa jeune fille de vingt ans, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Je n'avais rien produit qui puisse intéresser et instruire. Puis il s'est passé dans mon existence, toujours si agitée, des événements qui, pendant quelque temps, ont absorbé mon esprit. Mais l'épreuve m'a réveillée et voici ce qu'elle a produit: *La Consolée.*

Ce sont les communications que j'ai reçues de ma fille bien-aimée. Mon intention n'était pas de les publier, croyant qu'elles conserveraient comme au début le caractère de l'intimité. Mais elles ont pris ensuite un développement d'un intérêt général.

Je les crois instructives et consolantes.

Je les destine aux mères inconsolées. Antoinette Bourdin.

Nota. — *La Consolée* paraîtra dans les premiers jours de février présent mois. Adresser 1 fr. 25 cent. aux bureaux de la *Revue Spirite*, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, ou chez M. Badel, chemin du Vieux-Pont, à Plaimpalais, 5, Genève (Suisse).

Il vient de paraître un livre de 400 pages, prix 4 francs, intitulé *le grand Dieu et les petits Dieux* ou *la grande et les petites religions*.

Cet ouvrage, qui touche aux plus hautes questions de la philosophie religieuse, est une vigoureuse protestation de la libre-pensée contre les doctrines cléricales qui nous débordent, il est par conséquent d'une flagrante actualité.

L'auteur, M. le docteur E. Feraud, de Marseille, montre les populations abusées, fanatisées par le clergé, abandonner le culte du Dieu unique, et prodiguer ses adorations à toutes sortes de representations phénomales d'un symbolisme mensonger, ce qui constitue une véritable idolâtrie.

Il s'adresse aux hommes de bonne foi, aux esprits sérieux que n'ont point faussés l'éducation, les préjugés de caste, de race, ou des intérêts égoïstes ; à ceux qui, ne pouvant se former par eux-mêmes une conviction sur la valeur des doctrines religieuses, désirent pourtant obtenir des solutions sur lesquelles ils puissent se reposer avec confiance, à tous ceux enfin qui ont assez d'indépendance dans le caractère pour renoncer à l'erreur dès qu'elle leur est clairement demontrée.

Une analyse même succincte, de ce livre sortirait du cadre de notre *revue*, il faut le lire, et ce ne sera ni sans fruit ni sans un intérêt croissant; chacun y trouvera l'enseignement dont il a besoin; les personnes illuminées de la foi catholique apprendront à modérer leur fougue intolérante et les véritables amis de la religion y puiseront une idée plus grande, plus vraie, plus consolante de l'éternelle puissance — Prix, 4 francs et 4 fr. 50 cent., port payé ; in-12 de 500 pages.

Elfa. — par Paul Grandel. Ce roman est une œuvre excellente, l'auteur y traite avec talent les doutes et les souffrances qui assiégent l'âme à la veille de briser toutes les entraves qui la retiennent captive. Les préjugés la choquent, la foi adoptée sans raisonnement lui répugne, l'intolérance, la calomnie la meurtrissent, pourtant ce n'est que lentement qu'elle parvient à rejeter au loin la foi imposée et les mensonges de convention. La morale enseignée dans ce livre est parfaite. Là rien de trompeur, le bon est réellement bon, le mauvais est châtié sévèrement, mais avec justice.

Les événements se succèdent avec rapidité, ils sont amenés avec art, en un mot c'est une œuvre vivante qui ne fatigue ni n'ennuie.

L'auteur est jeune sans doute ; nous nous permettons de lui dire en qualité de confrère, que la forme littéraire gagnera chez lui, par la pratique et l'attention ; les petits défauts disparaîtront et l'avenir sera plein de succès pour lui.

Nous conseillons donc vivement la lecture d'*Elfa* à tous nos frères en croyance. Louise de LASSERRE.

L'ASTRONOMIE POPULAIRE est un beau volume, grand in-8°, de 844 pages, avec chromo-lithographies et figures dans le texte. Dire qu'il est admirablement écrit, que tout y est clair, compréhensible, à la portée de tous (car l'auteur a éliminé une foule de mots techniques qui eussent fatigué l'esprit), c'est inutile, puisque la religion de nos lecteurs est faite à l'égard de l'érudit et savant astronome, Camille Flammarion, que tous les spirites du monde connaissent. Cet ouvrage, plus important que l'*atmosphère* qui coûtait 20 francs, est offert par l'auteur à 10 francs pour généraliser la plus belle, la plus instructive des sciences. Avec le port 12 francs, avec une reliure riche, 4 fr. 50 cent. en plus, ou, 16 fr. 50 cent., port payé. Chacun doit avoir ce volume dans sa bibliothèque, c'est l'ami que l'on aimera à consulter, qui affaiblira nos peines terrestres.

M. LE DOCTEUR D. G. rappelle aux groupes spirites qu'il a donné, en octobre 1879, page 400, une question à élucider en vue d'un prix J. Guérin à venir : *L'histoire du développement organique intellectuel et moral de l'individu.* Nous attendons le résultat des travaux de nos amis, le sujet en vaut la peine et nous convions nos amis à le traiter.

Ouvrages recommandés : 1° *Entretien sur le Spiritisme,* comment il faut l'étudier, l'interroger, le comprendre, par F. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, 1 fr. 50 cent.; 2° *Etude sur l'âme*, par A. Cahagnet, 1 franc ; 3° *Recherches sur le Spiritualisme,* par William Crookes, relié, 3 francs ; 4° *Elfa*, roman d'une libre-penseuse, 2 fr. 30 cent. ; 5° *Almanach spirite* pour 1880, par M. Streff, 40 centimes et 50 centimes, port payé ; 6° Collection générale des œuvres de M. A. Babin, 8 fr. 50 cent. et 10 francs, port payé.

AVIS IMPORTANT : L'Administration continue l'envoi de la *Revue* aux anciens abonnés avec lesquels elle a toujours de bons rapports, craignant de les froisser ou de ne pas être fraternel en suspendant cet envoi de cahiers mensuels. Prière leur est faite de régulariser leur abonnement, car ils ne peuvent se figurer le travail d'écritures qu'ils donnent à l'administrateur, qui veut avant tout leur être agréable, et qui prévient aussi nos correspondants qu'il lui a été impossible de répondre à plus de 1,000 lettres reçues en décembre et janvier. Il demande un peu de patience à nos nombreux amis.

APPEL POUR LES ŒUVRES SPIRITES. (Souscription.) — MM. Mertian, à Strasbourg, 8 francs. — Chaccati, 5 francs. — Schemel, 5 francs. — Schving, 5 francs. — Mme Servy, 5 francs. — MM. Buchetto et Capello, 5 francs. — Croze, 1 fr. 50 cent. — Mme Picard, 10 francs. — MM. Pradère, 3 francs. — Mitan, 10 francs. — Anonyme, 2 francs. — Albert Bardon, 2 francs. — Mlle Boltine, 15 francs. — M. Barré, 5 francs.

MEMBRES NOUVEAUX, SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE. — Mme Caroline de Barrau. — MM. Alex. Vincent. — Bory. — Mme Didier Holz-William, à Brice.

Le Gérant, H. JOLY.

Paris, imprimerie JULIOT, rue de Vaugirard, 326. — Maison à Tours.